




SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

A Monsieur Monsieur le Conseiller royal Lücke, de la part de l'Auteur.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

L'EMPLOI DE LA RAISON

EN MATIÈRE DE FOI,

PAR

LOUIS POUZAIT,
DE GENÈVE,
Ministre du Snt. Év. Ancien Pasteur de l'Église Protestante de Gênes,
Membre correspondant de la Société de Statistique universelle
de Paris et de l'Académie industrielle de la même ville.

2e Édition, revue et corrigée.

*Je vous parle comme à des personnes intelligentes ;
jugez vous-mêmes de ce que je dis.*
St.-Paul, 1 Cor. X, 15.

PARIS,
AB. CHERBULIEZ, LIBRAIRE, RUE SNT-ANDRÉ
DES-ARTS No. 68.

GOTTINGUE,
IMPRIMERIE ACADÉMIQUE DE DIETERICH.
1836.



SUR

L'EMPLOI DE LA RAISON

EN MATIÈRE DE FOI.

s'achèvent. La pensée n'étant plus comprimée circule de bouche en bouche avec facilité, *et vires acquirit eundo.* Elle porte sur tous les sujets un regard investigateur, elle embrasse tout. On pèse, on compare, on discute, on examine; tout marche avec rapidité vers le perfectionnement. L'esprit humain, fatigué des limites qu'on a voulu si long-temps lui imposer, brise enfin ses entraves; il proclame son indépendance, et impose silence à son tour à la voix de l'autorité qui le tenait en esclave. L'antique société, minée de toutes parts, s'écroule avec fracas; elle tombe devant la civilisation toujours croissante; le moule des vieux temps est brisé. Ce besoin de renouvellement se fait jour dans toutes les productions de l'esprit humain. La littérature, long-temps soumise au principe de l'imitation, laisse Aristote et sa doctrine; rompant en visière avec les anciens préjugés, elle se dépouille des vieilles formes classiques; elle quitte ses vêtements empruntés, et laissant là son trône de

parade, elle se met en rapport avec les besoins nouveaux qu'elle doit exprimer. Le poète, dégoûté de ces vaines chimères dont l'imagination des peuples s'était bercée si long-temps avec délices, brise ces idoles de plusieurs siècles, et, tout plein de l'esprit de Jehovah, il ressaisit la lyre des David et des Moïse; l'hymne saint a retenti dans les airs.

La Philosophie, suivant aussi le mouvement qui l'entraîne, prend une direction plus noble et plus élevée. Comprenant qu'elle doit édifier au lieu de renverser, elle a laissé ce ton frivole et moqueur qui, sous la plume de Diderot et de Voltaire, a frappé de mort tant de vérités saintes. Jalouse de laisser aux générations futures autre chose que le doute et l'incrédulité, elle travaille à relever les ruines qu'elle avait entassées; amie de la Religion, elle comprend maintenant que c'est d'elle seule qu'elle tire sa force et sa véritable grandeur.

Les sciences, enrichies de nouvelles découvertes, armées du flambeau de l'expérience,

arrachent chaque jour à la nature quelque nouveau secret.

La politique enfin, abjurant ce machiavélisme odieux qui a fait tant de mal à la terre, abandonne ces théories absurdes qui ne pouvaient trouver d'appui que dans l'ignorance et la superstition; et, marchant avec le siècle, elle travaille à rendre l'homme heureux et libre, au lieu de l'asservir. Tout marche entraîné par un mouvement irrésistible. La raison, si long-temps étouffée, renaît plus brillante et plus forte que jamais; sa voix se fait entendre à la terre étonnée. Les illusions se dissipent, les erreurs disparaissent, les peuples déchirent le bandeau qui si long-temps avait fermé leurs yeux; aucun prestige n'entoure plus le trône ni l'autel: on voit les choses ce qu'elles sont; et l'opinion publique, n'allant plus en aveugle, réserve ses hommages pour le mérite et la vertu.

Mais, tandis que tout s'avance à grands pas vers la perfection, la Religion seule restera-t-elle en arrière? Cette Religion *à laquelle nous*

devons tout, selon la belle expression de Jean-Jacques Rousseau, *Lettres*, *Sciences*, *Agriculture*, *Beaux-Arts*; cette Religion qui a sauvé la société du naufrage; cette Religion qui la première, proclamant la grandeur de l'homme, a brisé les liens de l'esclavage, et, préparant l'indépendance des nations, a déclaré les hommes tous égaux devant Dieu; cette Religion qui, amie des lumières, a recueilli les débris de la civilisation et des arts, dont nous sommes aujourd'hui les heureux héritiers [1]; cette religion enfin, source unique de tout ce qu'il y a de grand et de beau parmi les hommes, reculera-t-elle devant son propre ouvrage? Après avoir éclairé les nations, dissipé les erreurs, secondé les efforts de la civilisation renaissante, après avoir fait prendre à l'homme un essor sublime, deviendra-t-elle à son tour

(1) „L'Évangile, sous tous les rapports, a changé les hommes; il leur a fait faire un pas immense vers la perfection." (Châteaubriand, Génie du Christianisme, tom. IV, p. 380.)

l'instrument du mensonge? esclave du fanatisme et de la superstition, viendra-t-elle peser sur les peuples qu'elle doit instruire, protéger, consoler? nous fera-t-elle reculer de plusieurs siècles en arrière? Non, non; du moins nous aimons à l'espérer.

Une ère nouvelle s'ouvre devant nous; jamais circonstances plus favorables n'ont entouré cette Religion sainte. Aujourd'hui, tout l'invoque et l'appelle; son besoin se fait sentir impérieusement à tous les coeurs; elle est l'ancre du salut des nations. Le temps n'est plus où, proscrite, avilie, elle baissait son front vers la poussière. Après un siècle d'humiliations et de souffrances, elle se relève honorée, triomphante. On est enfin revenu des systèmes et des rêves brillants du génie; on a compris le néant des sophismes, le sarcasme a perdu ses attraits, et la génération naissante, honteuse de n'avoir pour héritage que des débris et des ruines, s'apprête à combler l'abîme qu'on avait ouvert sous ses pas; elle se jette dans les bras

de cette Religion qu'on avait voulu lui ravir. L'ame humaine, froissée, souffrante, veuve de ses anciennes croyances, s'est élancée, pleine d'ardeur, vers ces vérités éternelles, qu'une main divine a gravées dans le coeur de l'homme, et que rien au monde ne pourra jamais en effacer. Aussi, de tous côtés, les temples abattus se relèvent, des sociétés chrétiennes se fondent, des institutions utiles s'établissent. Au fond des vallées et sur le sommet des montagnes, sur les coteaux et dans la plaine, l'airain sacré résonne, et la prière monte en paix vers les cieux.

Mais ce n'est pas seulement en voeux, en paroles, en désirs, „en vers mélancoliques et sombres", comme l'a dit un protestant de nos jours, que ce mouvement religieux éclate; il se montre par des faits, et chaque jour il enfante des prodiges.

Des missionnaires zélés s'élancent de tous les coins de l'univers pour porter la parole de vie à sept cent millions d'hommes qui l'igno-

rent encore ([1]); le prédicateur écossais quitte ses *highlands;* le pasteur suisse descend de ses Alpes sauvages, tout pénétré de l'esprit de l'illustre Zwingle; le ministre danois part de sa lointaine patrie; le missionnaire anglais et l'enfant de l'Amérique animés des mêmes sentiments, et réunis pour la même cause, se rencontrent avec joie sur les plages du Chili. La voix de ces généreux apôtres du Christianisme retentit dans les vastes déserts de ces contrées lointaines, dans ces forêts immenses, qui bravent les efforts de l'homme; et le sauvage ému, bénit le Dieu de la Bible, et se prosterne devant lui. Comme l'a dit avec l'accent du poète, l'éloquent monsieur Coquerel: „Dans ces lieux, „où l'on n'entendait naguère que le murmure „des vents, le bruit des cataractes, et les cris „des sauvages autour du bûcher de leur captif, „les premiers arbres abattus servent à construire „des temples, et des écoles s'élèvent." Déja, dans Sierra-Léone, où l'Évangile n'est prêché

(1) Voyez Revue protestante, An. 1825. t. I. p. 254.

que depuis neuf ans, les Nègres, à peine délivrés de l'esclavage, prélèvent sur les prémices de leur civilisation la part du Seigneur, c'est-à-dire, la part des pauvres et celle des missions. „L'habitant du Groënland, qui lit, dans „sa cabane de neige, à la lueur de sa lampe, „le Testament où notre Père commun le dè- „clare son héritier, va offrir pour les missions, „avec des larmes de joie, ses peaux de rennes „ou l'ivoire des narwals." Otahiti chrétienne compte déja quatre-vingt-sept missionnaires protestants qui prêchent l'Évangile au milieu des dangers; et le Hottentot stupide forme aujourd'hui, sous la houlette des missionnaires, un peuple actif, industrieux et sensible, qui lit, pratique et comprend l'Évangile (1). Des larmes involontaires s'échappent de nos yeux à l'ouïe de toutes ces choses; larmes d'amour et de reconnaissance envers l'Être Suprême *qui n'a pas voulu se laisser sans témoignage parmi les hommes.*

(1) Voyez le rapport de M. le pasteur Gaussen.

Jamais donc la Religion chrétienne n'a fait de si nobles et de si vastes conquêtes; et son besoin, qui dévore tous les cœurs, s'élance avide, mystérieux, immense, au milieu de notre société moderne. Mais ce besoin de religion ne peut rester inerte au fond des cœurs; il faut qu'il revête une forme sensible et durable; il faut qu'il puisse apparaître en quelque sorte à tous les yeux. De toutes les formes que la Religion du Christ a subies, le Protestantisme est la seule qui se trouve en rapport avec les progrès immenses des lumières et les nouveaux besoins du moment; elle est la seule qui puisse régulariser la croyance et rassembler les ames perdues dans les ruines. Aussi chaque jour le Protestantisme grandit, et de nouveaux succès l'attendent; de grands événements accomplis lui préparent des destinées brillantes.

La Réforme compte déja dans l'Europe seulement cinquante-deux millions de sectateurs. Nous voyons les protestants en majorité presque absolue en Suède, en Danemarck, en Prusse,

en Saxe, dans la plupart des autres états qui composent l'Allemagne septentrionale, ainsi que dans le Wurtemberg et les grands-duchés de Darmstadt et de Bade. Dans les Pays-Bas, en Suisse, en France même, leur nombre est très-considérable; on en trouve en Bavière, en Autriche, en Bohême, en Hongrie, et même dans toutes les parties de l'immense empire de Russie. Nous les retrouvons en majorité, non-seulement en Angleterre et en Écosse, mais encore dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale. En Asie comme en Afrique, leur nombre surpasse celui des Catholiques romains(1). Enfin le Catholicisme n'est plus en France *la Religion de l'État*, et dans ce pays, qui doit servir aux autres de modèle, la Réforme fait chaque jour de nouvelles conquêtes. Comme l'a dit un de ses éloquents ministres: „Ses jours „d'abaissement sont passés. Loin d'orner un „triomphe, elle marche à la tête des nations, „et dans l'antique palais de nos rois, nos pas-

(1) Voyez Revue protestante, t. 1, p. 194. An. 1825.

„teurs, naguère proscrits, se rencontrent avec „le nonce du pape. Les fidèles ne sont plus „réduits à jeter, des rives étrangères, un triste „regard sur la patrie. Le désert se couvre de „temples, et parmi les rochers des Cévennes, au „penchant des vallées, sur des édifices simples „et nus, que consacrent et la majesté de leur „usage et la religion des souvenirs, le voya- „geur surpris, lit ces mots: *C'est ici la maison „de Dieu* (1)." Tout ce qu'il y a d'hommes éclairés dans tous les pays aiment le Protestantisme et voudraient l'embrasser; c'est la religion de l'homme fait, c'est la religion de l'homme instruit, c'est la religion de l'homme libre.

Mais ne nous hâtons pas d'entonner l'hymne du triomphe: de sombres nuages obscurcissent l'avenir à nos yeux; un ver rongeur s'attache à l'Arbre de vie; et tandis qu'il semble devoir porter au loin ses racines et protéger tous les

(1) Coquerel, voyez Revue protestante, An. 1825, t. II, p. 63.

peuples de ses rameaux, la mort le menace, il peut tomber. Si l'on veut qu'il continue ses succès, le Protestantisme; si l'on veut qu'il ne s'arrête pas immobile et stationnaire, il faut le comprendre, il faut en saisir le véritable esprit. A côté de ce réveil religieux, dont nous venons de signaler les heureux fruits, et qui nous donne de si brillantes espérances, se manifestent une tendance à l'exclusisme, un secret penchant à l'exagération, l'amour du merveilleux. Le besoin religieux s'écoule chez plusieurs en dogmes ténébreux, en idées surannées et mystiques, en théories absurdes et dangereuses. L'Évangile est indignement mutilé, et l'on nous ramène au Catholicisme, en épousant une partie de ses dogmes et l'esprit qui le domine, savoir l'intolérance, le fanatisme et la soif de l'autorité. Si cette tendance fait des progrès, tout est perdu; je l'ai dit: le principe de l'autorité n'a plus d'empire, son règne est passé, les faits parlent. On est rassasié des excès en tout genre, et l'on n'a pas répandu tant de sang pour ne

faire qu'échanger abus contre abus. Maintenant la question est jugée. On ne veut plus de l'intolérance, on ne veut plus du fanatisme, on ne veut plus de la superstition, on ne veut plus de l'erreur, quelle qu'elle soit.

Si à tous ces coeurs avides de croyance vous n'offrez que *l'incompréhensible* ou *l'absurde*, c'en est fait, la cause du Christianisme est perdue, et l'exagération viendra rouvrir l'abîme, qu'une piété éclairée commençait à fermer. Le Protestantisme qu'il faut aujourd'hui, n'est pas celui du seizième siècle, aussi exclusif que le Catholicisme d'alors. Il n'avait fait que changer de nom. Le Protestantisme qu'il nous faut doit être en rapport avec les besoins du moment. Trois siècles de travaux et de lumières en tout genre ont laissé Luther et Calvin bien loin derrière nous. Aujourd'hui le Protestantisme ne peut plus consister dans l'adoption de tel ou tel dogme, de telle ou telle formule. Ce n'est pas dans des confessions de foi seulement que peut résider le véritable Christianisme.

Le temps n'est plus où la hache des gouvernements doit protéger telle ou telle opinion, comme seule véritable et chrétienne; le temps n'est plus où l'on faisait monter Servet sur un bûcher, parce qu'il avait le malheur d'être Socinien. Chaque homme sent qu'il est libre; chaque homme veut être libre, et rien au monde ne peut imposer à personne une croyance quelconque. *La liberté d'examen,* voilà le véritable Protestantisme; c'est là le principe qu'il faut proclamer et adopter dans toute son étendue et avec toutes ses conséquences, quelles qu'elles soient.

Ce n'est pas tout: il faut un principe directeur dans ce libre examen; le vaisseau de la réforme ne doit pas aller au hasard, sans boussole et sans guide. Ce principe directeur, c'est la Raison; elle seule peut nous ramener toujours au vrai, au divin. *L'importance de la Raison en matière de foi*, tel est donc le principe que nous venons proclamer et défendre.

Aujourd'hui que des esprits étroits se font

une gloire de fouler aux pieds cette faculté qui fait seule la dignité de notre nature, et qui, selon la belle expression de Moïse, „est un souffle de l'Esprit du Dieu-Fort", c'est une oeuvre utile et digne du ministre de l'Évangile, de prendre sa défense et de relever l'homme qu'on voudrait écraser. C'est donc avec confiance que j'aborde ce sujet important; il touche à tout ce qu'il y a de plus vital dans la religion; c'est l'essence même du Christianisme que je vais considérer. Que le Dieu de toute lumière daigne bénir mes efforts, et donner succès à mes paroles! Amen.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA FOI.

ADOPTER en aveugle les canons des conciles, accepter sans réserve mille absurdes légendes, s'humilier en esclave devant l'autorité d'hommes qui se disaient infaillibles, courber la tête et croire, telle fut la Foi pendant quatorze siècles (1).

Mais depuis qu'un homme courageux, insultant à la pourpre des pontifes, osa dire à Léon X à la

(1) „Tout est compris en quatre mots: Jésus-Christ, „les Apôtres, nous, et l'Église catholique; c'est la chaine „qui unit tout, c'est le fil qui ne se rompt jamais; c'est „là enfin notre descendance et notre race, notre nob„lesse, et le titre inaltérable où le catholique trouve „son extraction." Bossuet, premier Avertissement n° 37, t. IV, in-4°, p. 121.

face de l'Europe: Toi, tu n'es qu'un homme comme moi; je brave tes décrets et tes bûchers, tu n'as pas le droit de dominer ma conscience. Alors, comprenant enfin la dignité de leur être, des milliers de Chrétiens sortirent de ce sommeil de mort, et se groupant à l'entour du prêtre qui leur avait donné cet exemple sublime, ils arborèrent pour étendard l'Evangile, et dès-lors la Foi fut le résultat de l'*examen*.

Mais l'oeuvre était trop grande pour le siècle, elle ne fut pas comprise. La rouille des vieux temps n'avait pas encore disparu, et les hommes de la réforme étaient encore les hommes du Catholicisme. On oublia bientôt le grand principe qu'on avait proclamé, l'autorité reparut sous d'autres formes, et la Foi ne fut plus le fruit de l'examen. Au lieu de l'Évangile, on eut la confession d'Augsbourg, rédigée par un homme, par Mélancthon. Au lieu des saintes paroles des hommes inspirés, on eut le catéchisme de Luther, qui renfermait ses opinions. Au lieu de la pure doctrine du Sauveur, on eut les décrets du synode de Dordrecht, où Calvin triompha. A défaut des conciles, on eut des synodes. Les anathèmes recom-

mencèrent, et les disciples du Christ échangeant le nom sacré de leur divin maître, contre celui de deux hommes, de Luther et de Calvin, ne furent plus que des *sectaires* et non pas des Chrétiens. Ce n'est pas tout: une fois qu'on eut des confessions, il fallut les défendre, l'orgueil des docteurs y était intéressé. L'on s'arma de nouveau du glaive de la persécution; les bûchers s'allumèrent, et la réforme voulut aussi du sang; elle en eut (1). Enfin, le flambeau des lumières dissipa toute cette

(1) „On garda, pour ceux qui osèrent parler con„tre les symboles, les roues, les chevalets, les prisons, „les gibets, les croix, les bûchers, en un mot *les suppli„ces les plus exquis.*" Voyez Brandt, Hist. de la Réf. des Pays-Bas, t. III, p. 32. L'affreux principe qu'on pouvait *mettre à mort les hérétiques* fut soutenu par Luther, par Calvin, par Mélancthon, par Théodore de Bèze, consacré par les lois, et mis en pratique avec la dernière rigueur.

Voyez Luth. de Magistr. t. III. Calv. *Opusc.* p. 592. Bèze, Hist. ecclés. des Egl. Réf. de France, t. I, p. 164.

Burnet, p. 414. Hist. de la Réf. d'Angl. t. III, p. 272—274. Hosp. *concordia discors.* p. 414. Spon, t. I, p. 293, 301, etc. Brandt, Hist. de la Réf. des Pays-Bas, t. II, p. 172—176. Cobbett, Hist. de la Réf. protest. en Angleterre et en Irlande, t. I, p. 51.

barbarie, les esprits s'adoucirent, on commença à comprendre le Protestantisme. La liberté de conscience trouva chaque jour de plus zélés défenseurs (1), et l'on se persuada que la Foi ne pouvait être que ce qu'elle fut dans les premiers âges du Christianisme, le *résultat de l'examen.*

Ce n'est donc plus dans l'adhésion servile à tel ou tel dogme, à telle ou telle formule, que le Chrétien d'aujourd'hui peut faire consister sa Foi. Il en trouve la base dans la *liberté d'examen.* Laissant bien loin derrière lui toute opinion d'homme, il n'adopte aucune couleur particulière, il n'arbore aucun étendard. Il n'est ni de Zwingle, ni de Luther, ni de Calvin, il est de Christ. Sa Foi n'est pas esclave, elle n'est pas non plus un instinct aveugle; elle est libre, éclairée, digne d'un être qui porte le nom d'homme, il la raisonne. L'autorité des docteurs est pour lui sans effet. Il

(1) Voyez les généreux efforts tentés à différentes époques par les Théologiens protestants pour réunir les Réformés. Rabaut, t. 1, Projets de réunion des Communions chrétiennes. Ceux qui se distinguèrent le plus dans cette lutte honorable sont: Crocius, Calixte, Scultet, Pictet, Jean-Alphonse Turrettini, etc., etc.

sait qu'ils ne sont comme lui que des hommes, faillibles et bornés comme lui. Il sait qu'il possède en lui-même les lumières qui lui sont nécessaires, pour arriver à cette Foi dont la Divinité lui fait un devoir sacré. Alors il met en usage cette intelligence qu'il n'a pas reçue pour la laisser inerte et passive, et sa raison travaille.

L'homme du dix-neuvième siècle ne croit donc pas, parce que ses pères ont cru (1). Il ne se soumet pas en aveugle aux opinions qui lui ont été transmises; avant de croire, il pèse, il examine. Il sent qu'il lui faut une religion, parce qu'il a un coeur qui a besoin d'amour, et que les êtres qui l'environnent ne peuvent complètement satisfaire ce besoin. Il sent qu'il lui faut une religion, parce qu'il a soif du bonheur, et qu'il ne le trouve pas autour de lui. Il sent qu'il lui faut une religion, parce que sa raison lui crie qu'il y a dans ce ciel qui roule sur sa tête un être qui l'a créé, et qui doit soutenir des rapports avec lui. Alors il prend cette Bible, qu'il sait avoir fait la consolation de

(1) „En rien, l'antiquité n'est une démonstration." Coquerel, Revue protestante, t. III, p. 117. Ann. 1826.

ses ancêtres, il l'étudie, il l'examine avec soin, et s'il trouve qu'elle peut en effet satisfaire à tous les besoins de son ame, il l'accepte, il la croit et dès ce moment il est chrétien. La foi n'est donc à nos yeux *que l'acceptation des vérités de la Bible, cette acceptation étant pour chacun le fruit de la liberté d'examen.*

Mais pour ôter à cette définition ce qu'elle peut avoir encore d'incomplet ou d'obscur, et pour mettre sous un nouveau jour les idées que nous avons sur ce sujet important, entrons dans les détails de cet examen, et voyons la marche que tout Chrétien doit suivre à cet égard.

Je reçois le jour au dix-neuvième siècle parmi des Chrétiens. On me présente au baptême; un ministre de l'Évangile prononce sur ma tête quelques paroles sacrées, et répand l'eau sainte sur mon front. Dès lors je suis Chrétien; je fais partie de la communion protestante; on m'élève dans sa croyance, et l'on m'assure que ma religion seule est vraie. Insouciant et frivole, comme on l'est dans l'enfance, j'accepte en aveugle ces vérités augustes que l'on propose à mon intelligence, et je crois, parce qu'on m'a dit: *Il faut croire.* Mais

enfin j'arrive à l'âge d'homme; ma raison, mûrie par le temps, commence à se faire une plus juste idée des choses: mon imagination travaille; je descends en moi-même, et je reconnais bientôt que je ne suis Chrétien que de nom, et que ma foi n'a été jusqu'à présent qu'une soumission d'enfant.

J'éprouve alors le besoin de juger par moi-même, d'examiner moi-même. Je trouve dans les livres que mille religions diverses se sont tour-à-tour partagé l'empire de la terre, et que toutes ont prétendu être inspirées et descendre des cieux. Je lis qu'aujourd'hui même le sauvage du Canada se prosterne devant la dépouille d'un castor et dit: Voilà mon Dieu (1); que le Chinois adore les serpents et leur offre des sacrifices (2); que l'Indien s'agenouille devant des pierres informes, où il s'imagine que réside le Dieu qu'il adore sous les noms de Wichnou, de Chiven et de Brama (3); que l'habitant d'une immense partie de l'univers,

(1) Voyez Paw. Recherches sur les Américains, t. I, p. 118.

(2) Voyez l'abbé Richard. Voyage au Tonquin.

(3) Voyez Benjamin Constant. De la Religion, t. III, p. 121.

de l'Egypte, de la Grèce, de la Syrie, de la Perse et de presque tous les royaumes du Levant, adore avec respect, sur la foi de ses ancêtres, un homme, un imposteur, Mahomet, et regarde le Coran comme un livre divin (1). Je pens ealors: C'est le hasard seul qui t'a fait Chrétien; si tu étais né à Constantinople ou au Tibet, tu serais un idolâtre. Certain donc que l'erreur se partage le plus grand nombre des mortels, je me dis: Peut-être aussi toi-même es-tu dans l'erreur? Ne crois rien sur parole; examine et juge; tu as reçu de la nature une raison, sers-t'en pour t'éclairer; tu n'as pas d'autre guide.

Je prends alors cette Bible que mes ancêtres m'ont dit être divine; je la prends avec respect, mais sans superstition, comme si ce livre n'était pas inspiré; aussi décidé à la croire, si j'y trouve les preuves de sa divinité, qu'à la rejeter, si elle me paraît contraire à mon intelligence. Mais voici qu'une réflexion m'arrête et suspend quelque temps mon examen.

Je me dis: Ce livre n'a pas toujours été ce

(1) Voyez Lettres édifiantes, t. IV, p. 27.

qu'il est dans tes mains. Ses premiers auteurs ne l'ont point écrit en français; il a été écrit originairement en hébreu et en grec: or, ces deux langues te sont parfaitement inconnues. Ce n'est pas tout; ce livre n'est point autographe, tu n'as là qu'une copie; avant de revêtir la forme sous laquelle il te parvient, il a traversé dix-huit siècles, des temps d'une ignorance profonde et grossière. Mille mains l'ont manié et remanié tour-à-tour; mille copistes divers l'ont transcrit; il a été traduit en syriaque, ensuite en persan, en égyptien, en copte, en arabe, en goth, en slave, en latin, en français et dans toutes les langues modernes. Qui te prouvera que ce livre n'a pas subi des altérations nombreuses, et qu'il est maintenant aussi pur que lorsqu'il sortit pour la première fois de la plume des hommes inspirés qui l'ont écrit?

Ces considérations m'effraient; je me demande avec angoisse si, pour tout examiner de mes propres yeux, il me faudra étudier laborieusement la langue des Hellènes et celle des Hébreux, fouiller les manuscrits des bibliothèques royales, chercher avec effort les textes les plus purs, aller de Paris à Vienne, de Vienne au Vatican, et, digne

émule du savant disciple de Hug, explorer l'Égypte, la Palestine, la Grèce et la Syrie pour chercher des lumières dans ces contrées lointaines; mais, s'il en était ainsi, la vie tout entière se consumerait dans ces savantes et pénibles recherches. Les cités seraient bientôt désertes, et pour me servir de l'expression de *Jean-Jacques*, „la terre entière „ne serait plus couverte que de pélerins allant à „grands frais et avec de longues fatigues examiner, „vérifier, comparer (1)."

Et quand même j'aurais le pouvoir et le loisir de faire ces recherches savantes, en serais-je plus avancé pour cela? Qui ne sait tout ce que les sciences ont par elles mêmes d'incomplet et d'obscur? Quand j'aurai péniblement confronté les manuscrits, les versions, les citations des Pères, les éditions critiques, les passages parallèles, les recueils des variantes et tous les instruments du critique; qui me dira qu'il ne m'en est point échappé? que je les ai tous explorés ces instruments? qu'ils sont tous parvenus dans mes mains? que le temps n'en a point dévorés? ou si, abandonnant cette marche

(1) Voyez Emile. Confession de foi du vicaire.

fautive, j'adopte avec les modernes le *principe des familles*, ma marche en sera-t-elle plus sûre et mes résultats plus certains? Qui ne sait combien les plus grands critiques sont eux-mêmes à cet égard en contradiction. Si j'en crois Griesbach, Hug et Scholz, c'est la famille occidentale qui offre les interpolations les plus évidentes; si j'en crois Michaëlis, c'est précisément au contraire cette même famille qui est la plus pure et la moins altérée (1). Qui osera décider entre ces grands hommes, et qui pourra préciser assez l'origine d'une *famille*, son siècle, sa patrie et son texte, pour dire avec assurance: Celle-là seule est la bonne? Non, le simple bon sens me crie qu'un tel labyrinthe ne peut être le chemin de la foi; et d'ailleurs, s'il faut tant d'érudition pour être Chrétien, les trois quarts de l'espèce humaine ne pourraient jamais l'être, et le pauvre sauvage, à qui le missionnaire apporte la Bible, n'a ni le loisir, ni la possibilité de faire tant d'études et de travaux.

Je fais donc en moi-même ce raisonnement tout simple; je me dis: Si ce livre est divin, s'il est nécessaire à ton salut, si Dieu te l'a destiné

(1) Voyez M. Cellerier. Introd. au N. T. t. I. p. 78-107.

pour t'éclairer, ce Dieu puissant a sans aucun doute veillé sur son ouvrage, et l'a garanti de toute altération capable de le dénaturer à tes yeux. Prends-le donc avec confiance, tel que le hasard le fait tomber en tes mains; car si ce livre est divin, il doit présenter à tous les âges le cachet indélébile de son origine céleste. Je laisse donc là l'étude du grec et de l'hébreu, je renonce aux manuscrits, aux versions, aux polyglottes; je laisse aux savants à trancher leurs questions, et je prends tout simplement l'édition de la Bible de 1805, telle qu'elle a été faite par les pasteurs de l'église de Genève, et telle qu'on la lit communément autour de moi.

Mais avant de l'ouvrir, voici qu'une autre pensée vient encore retarder mon examen. Je me dis: Ce n'est pas tout; cette Bible depuis le moment qu'elle a été offerte aux hommes, n'a cessé d'être en butte aux attaques des incrédules. Dans tous les temps on l'a calomniée; et pour ne parler que du siècle qui vient de s'écouler, il n'y a pas cinquante ans, qu'une foule d'hommes de génie ont consacré leur temps, leurs lumières et leurs travaux à effacer du souvenir des hommes ce livre saint

qu'on m'a dit d'honorer. Si l'on en croit Dupuis, le Christianisme n'est qu'une *fable solaire*, misérable débri des religions des Mages, des Égyptiens, des Romains et des Grecs. Volney n'y voit non plus que le culte allégorique du soleil sous ses noms cabalistiques de *Chris-en* ou *Christ*, d'*Yésus* ou *Jésus*. Helvétius lui a préféré sans hésiter le culte des Scandinaves (1). Montesquieu voyait dans sa condamnation du divorce un immense obstacle à la population des états (2). Rousseau s'est moqué des miracles; Voltaire enfin, Voltaire n'y trouve qu'un amas risible de contradictions grossières, et conçoit tant de mépris pour cette religion sainte, qu'il l'appelle une *infâme* qu'il voudrait *écraser*. Diderot, Toussaint, d'Alembert, Mably, Condorcet, Boullanger, et une foule d'autres plus ou moins distingués, n'ont cessé de l'accabler de leurs sarcasmes, et n'ont rien négligé pour travailler à la perdre.

Que faire en face de ces autorités imposantes? Je sais bien que tout ce qu'il y a de gens éclairés et vertueux, apprécient maintenant à leur juste va-

(1) Voyez Helvétius, t. III. p. 93.

(2) Voyez Lettres persanes, p. 256 — 257.

leur ces calomnies absurdes enfantées par la haine; je sais que des hommes distingués ont renversé sans peine ce vain échafaudage élevé par la main du délire, et que les De Saussure, les Blumenbach, les Guénée, les Lardner, les Leland, les Sherlock, et tant d'autres non moins célèbres, ont remporté sur tous ces vains mensonges une victoire à la fois et brillante et facile; mais enfin, je ne dois rien condamner sans entendre. Me faudra-t-il donc étudier chacun de ces terribles adversaires du Christianisme? faudra-t-il m'enfoncer dans l'histoire des peuples étrangers? étudier les monuments sur lesquels ils s'appuient, m'enquérir des nouvelles découvertes, peser un à un leurs sophismes, fouiller avec Dupuis le *Boundesh* (1), le *Pimander* (2), et les oracles des Chaldéens, suivre Volney sur les ruines de Palmyre ou vers les murs de Thèbes et les obélisques du Delta, compiler laborieusement avec Chalmers Josephe, Tacite, Clément, Ignace, Polycarpe, pour y trouver la preuve des miracles que *Jean-Jacques* a niés?

(1) Livre des Mages.

(2) Livre qui contient les principes de la théologie égyptienne.

Mais pour faire avec succès un sembable travail, quelle immense érudition ne m'est pas nécessaire! que de temps, que de veilles, que de travaux! Une vie tout entière ne saurait suffire. Je vois Deluc ([1]) obligé de consacrer la moitié d'un volume à réfuter seulement le chapitre mensonger de Voltaire sur Julien; et pour confondre l'incrédule, n'a-t-il pas fallu qu'il fouillât avec peine dans une foule d'auteurs différents? dans un Libanius, un Ammien Marcellin, un Thémistius, un Eutrope, un Symmaque, un Zosime et dans vingt autres encore. Où jamais s'arrêter, si l'on voulait ne rien laisser en arrière et tout examiner?

Mais ici encore, je me dis: Ce n'est pas aux savants seulement, c'est aux ignorants, c'est aux simples, que cette Bible est surtout destinée. Or, les ignorants et les simples font les 7/8 et plus des générations; le pâtre des montagnes qui ne sait lire qu'à peine, le laboureur grossier, l'artisan qui vit de son travail, le négociant tout occupé de ses affaires, le magistrat forcé de rendre la justice, la jeune fille ignorante et timide, ne peuvent ainsi consumer leurs jours à lire, à étudier, à méditer,

(1) Voyez Deluc. Observ. sur les savants incrédules.

à voyager. Cependant ils ont une ame à sauver comme moi, et la vérité leur est aussi précieuse qu'au plus habile de tous les érudits.

Je me dis donc en dernière analyse: L'éternelle Sagesse ne peut exiger des faibles mortels plus qu'elle n'a mis à leur portée. Or, j'ai reçu d'elle en naissant une raison, guide infaillible qui doit m'éclairer. Je n'ai pas d'autre moyen pour juger cette révélation que les hommes qui m'entourent disent être divine; je vais donc l'appliquer à l'étude de ce livre; certain que si je le fais avec sagesse et bonne foi, j'arriverai infailliblement à trouver la vérité. Je laisse donc là tous les livres des hommes; je sais qu'ils me sont tous parfaitement inutiles, et armé de mon simple bon sens et fort de ma sincérité, j'ouvre enfin cette Bible et la lis avec soin.

En quels éclatants caractères la vérité s'offre alors à mes yeux! A peine ai-je parcouru quelques pages de ce livre sacré, que je suis frappé d'un ton de candeur et de simplicité que je n'ai pas encore trouvé dans les livres des hommes; cette naïveté m'enchante, elle séduit à la fois mon esprit et mon coeur. Entraîné par un charme se-

cret, je poursuis ma lecture, et m'arrête à l'instant solennel où Jésus assis sur la montagne annonce à la foule attentive ses oracles sublimes. Quelle candeur, quelle élévation dans ces paroles si simples! quelle profondeur de vue! quelle connaissance du coeur des hommes! quelle morale consolante et pure! et que de majesté dans ce langage! Point d'ornements inutiles, point d'apprêt, point de luxe; point de phrases artistement sonores, point de termes ambitieux, point d'images, ni de métaphores brillantes; rien qui décèle l'ambition du génie. Tout est noble, mais simple; tout est grand, mais sans faste. Ce n'est ni le ton du poète, ni celui de l'orateur, ni même celui du philosophe; ce n'est ni la voix d'un sage, ni celle d'un prophète, ni même celle d'un homme inspiré; c'est la voix *d'un Dieu* révélant à la terre les oracles du ciel. Je m'arrache à cette scène imposante et sublime, et j'accompagne avec la foule ce jeune charpentier de Nazareth, afin de m'éclairer à ses leçons. Je l'écoute enseignant ces douze pauvres pêcheurs dont il a fait choix pour éclairer le monde; je prête une oreille attentive à ces paraboles qu'il raconte au peuple ignorant qui le suit; j'entre avec lui

dans la synagogue, et l'entends avec surprise confondre les docteurs qui veulent l'embarrasser. Je le suis enfin à la fontaine de Jacob, quand il instruit la femme samaritaine, après avoir appris à Nicodème quel est le chemin des cieux. Alors, saisi d'admiration, je me prosterne, et tout ravi d'enthousiasme à ses leçons sublimes, je m'écrie avec le Centenier: *Non, jamais homme n'a parlé comme cet homme.*

Si de la doctrine du Maître je passe à sa vie terrestre, quel nouveau sujet d'admiration! Vit-on jamais un exemple plus noble? et Jésus *homme* n'est-il pas l'idéal de cette vertu qu'il venait prêcher au monde? Ce fils d'un simple artisan qui déclare à ses concitoyens qu'il est le fils de Dieu même, se montre docile et soumis dans la maison de son père, d'un pauvre charpentier. Cet homme, qui s'annonçait comme le Messie promis, le roi des nations; cet homme, qui commande aux vents et aux tempêtes, et qui sait briser les liens du sépulcre; cet homme enfin, que tant de prodiges environnent, choisit pour ses amis et ses compagnons d'oeuvre de pauvres pêcheurs, de simples bateliers de Capernaüm. Ce sont les indigents, les

malades, les méprisés des hommes, qui forment son cortége; c'est la seule cour dont il aime à s'entourer. Il dédaigne le vain éclat du monde; cet éclat emprunté n'était pas fait pour lui. Pas une seule tache ne vient ternir un instant cette vie si belle; toujours parfait, il est chaste, il est pur, il est sensible, il est humain; il pardonne aux faiblesses des hommes et compâtit à leurs misères; il supporte, il excuse, il est patient; il pleure sur la tombe de Lazare; il s'attendrit sur le sort de cette Jérusalem qui l'a persécuté. Dans ce court intervalle qu'il passe avec les hommes, il ne s'occupe qu'à leur faire du bien. Sa vie est amour, soumission, tendresse. Au milieu des plus sanglants outrages, jamais une parole amère ou dure ne s'échappe de ses lèvres; et quand il monte au Calvaire pour accomplir son immense sacrifice, quand, cloué sur un bois infâme, il épuise toutes les douleurs, toujours calme, toujours patient, il ne sait pas même proférer une plainte, et prie son père pour ses bourreaux. A ces traits si touchants d'une vie si parfaite et si pure, la conviction pénètre dans mon coeur, et, transporté d'enthousiasme, je m'écrie déjà, avec l'accent de la foi: *Oui, Jésus est un Dieu!*

Si du Maître je passe ensuite aux disciples, quels nouveaux traits de lumière viennent pénétrer mon coeur! Quel charme dans ces épîtres des Apôtres! quelle simplicité touchante! quelle onction persuasive et douce! quel ton de candeur et de bonne foi! C'est la vérité, belle de sa seule beauté. Point d'ornements empruntés; elle est pure, sans couleur et sans fard. Tout y porte l'empreinte d'une conviction profonde: détachement de la terre, humilité parfaite, mépris des souffrances, amour brûlant du ciel et de Jésus, charité vive et sincère, tels sont les traits généraux auxquels je reconnais les disciples du Sauveur.

Si j'ouvre les épîtres de Paul, quelle grandeur! quelle élévation de vues! quel sentiment profond de la dignité du Chrétien! quel noble oubli de soi-même! quelle sensibilité délicate et vive! que d'éloquence dans ces lettres brûlantes où règne presque partout un désordre sublime! quelle chaleur, quelle ame, quelle vie! Qu'il tonne en apôtre inspiré contre les Chrétiens judaïsants, qu'il s'indigne des outrages qu'il a reçus des disciples de Corinthe, ou bien, qu'ouvrant son coeur à toute la tendresse dont il est susceptible, il écrive à ses

chers Philippiens du fond du cachot où le retient Néron, toujours, c'est toujours lui! c'est l'apôtre fidèle qui, par-dessus tout, aime son maître, qu'un zèle ardent consume, et qui porte dans ses entrailles ses disciples chéris.

Si je lis Jacques et Pierre, même grandeur, même élévation. Le premier m'apparait tout plein de sentiments et d'idées; austère et calme, c'est la *vertu* qu'il propose à ma foi. Le second, franc, généreux et sensible, ne me parle que du maître qu'il aime et du prix du sang de l'Agneau; insensible aux souffrances de la terre, c'est vers le ciel qu'il a les yeux levés, c'est à posséder la gloire éternelle qu'il aspire.

Enfin, si je suis l'apôtre saint Jean dans son essor sublime; si, d'un oeil téméraire, j'ose percer avec lui les conseils du Très-Haut, et, simple enfant des hommes, contempler en tremblant l'éternelle sagesse, quelle grandeur nouvelle et quelle majesté! quelle hauteur d'idées! quelle sublimité d'images! Une lumière éclatante m'éblouit et m'inonde; ces accents inconnus m'enlèvent à la terre; je crois entendre un habitant des cieux. A tous ces traits réunis de ces hommes de la Galilée, je m'arrête

interdit et m'écrie: Certainement, ce langage n'est pas celui de pauvres pêcheurs; il est inspiré du ciel.

Enfin, pour tout examiner, je prends un à un ces miracles qui rendent un dernier témoignage à la *divinité* du Christ. Je les trouve peu nombreux, simples, frappants, utiles, de nature à ce qu'il n'y a pu avoir à leur égard aucune illusion de la part des témoins; bien différents enfin de tous ces faux prodiges qu'on leur a si maladroitement opposés. Alors, écrasé sous tant de preuves réunies, confondu de la grandeur et de la beauté de ce livre, entraîné, séduit par le charme qu'il inspire, je me dis: Oui, cette Bible est *divine*, tu ne peux plus raisonnablement en douter; elle ne peut être que l'ouvrage de Dieu même, et dès-lors je l'accepte, je la crois, je suis Chrétien.

Voilà la foi telle que nous la comprenons. Elle n'est donc pas pour nous un *instinct aveugle*, tel que l'ont cru la plupart des Pères, saint Basile, saint Ephrem et après eux le grand Bossuet (1).

(1) „La foi est un assentiment plein et entier, in„dépendant de tout examen (ἀδιάκριτος), à la parole „que l'on a entendue, fondé sur la certitude qu'elle est „vraie, parce que c'est Dieu qui l'a dite". Saint-Basile.

Elle n'est pas non plus un *don du Saint-Esprit*, comme l'ont proclamé Luther, Osiander, Mélancthon, Calvin, Zwingle et la plupart des Réformateurs (1); elle est le *résultat de l'examen.* Libre, éclairée, indépendante, elle est une conviction de notre intelligence; elle saisit, elle embrasse toutes

Voyez Guillon. Collect. des Pères, t. VII, p. 166. Ne voit-on pas qu'il y a là évidemment *pétition de principe;* car où est la preuve que *c'est Dieu qui l'a dite cette parole,* si l'on se refuse à tout examen?

„Vous coupez court à toutes les questions par ce seul „mot, Dieu l'a dit. Entre Dieu et l'homme la foi doit „passer avant l'examen". Même pétition de principe. Saint-Ephrem. Voyez Guillon, Collect. des Pères, t. VIII, p. 182.

„La foi est une adhérence du cœur à la vérité éter- „nelle, malgré toutes les raisons et les témoignages des „sens et de la raison." Bossuet. Sermons, t. IX, p. 342.

(1) „La foi est un don de Dieu, lequel nous n'ob- „tenons par aucunes œuvres qui aient précédé, et que „nous ne pouvons avoir par nos propres forces, mais „le Saint-Esprit fait et produit la foi dans nos cœurs." Confession de Marpourg, art. 6. Voyez Rabaut. Projets de réunion des Communions chrétiennes, t. I, p. 21. Cette confession était signée par les Réformateurs que j'ai déjà cités, et en outre par Jonas, Brentius, Agricola, Ecolampade, Bucer, et Hédion.

les facultés de notre ame, elle les inonde d'une lumière inconnue; elle est pure, elle est active, elle est sincère; elle est une clarté brillante et céleste, et non pas une misérable superstition ou l'esclavage honteux de notre intelligence. Telle est la foi.

Mais ainsi acquise par l'examen, cette foi peut cependant s'altérer et s'obscurcir. L'erreur la menace et l'environne. Comment la préserver du danger? comment conserver sa flamme toujours brillante et pure? Cette Bible, que ma raison m'a démontrée être une oeuvre divine, n'est pas un livre unique; c'est une collection de plusieurs livres différents, écrits par des hommes différents. Cette Bible ne renferme pas un seul dogme, un seul précepte, un seul enseignement; elle renferme plusieurs dogmes, plusieurs préceptes, plusieurs enseignements. Ce n'est pas une seule vérité qu'elle propose à mon intelligence, c'est l'ensemble de plusieurs vérités également importantes. Ces vérités sont destinées à diriger ma volonté; elles doivent exercer sur toute ma conduite une influence salutaire. Il faut donc l'étudier, cette Bible; il faut la comprendre. Mais comment l'étudier, comment la comprendre? c'est à mon ame que ce livre est adressé; mais mon

ame n'est autre chose que la réunion de mes facultés. Ces facultés elles-mêmes sont diverses; elles varient de nature et d'intensité. Dois-je les appliquer toutes également à l'étude de ce livre? ou bien en choisirai-je une de préférence qui me servira pour ainsi dire de guide et de flambeau dans cette étude importante? Ces facultés, je puis les grouper sous trois chefs: le sentiment, l'imagination, la raison: c'est là mon ame tout entière. Eh bien! cette Bible, que je regarde maintenant comme une oeuvre divine, l'étudierai-je avec mon sentiment, mon imagination, ma raison? ou donnerai-je une préférence exclusive à quelqu'une de ces trois facultés? Sans doute ce livre que je me propose d'étudier doit les satisfaire toutes les trois; autrement son but serait manqué, et la révélation qu'il m'offre serait imparfaite. Mais entre ces trois facultés, n'en est-il pas une qui puisse servir de règle à ma foi? Oui, sans doute; et cette faculté, c'est la Raison; elle seule ne saurait me conduire à l'erreur; tandis que le sentiment et l'imagination, facultés brillantes mais fragiles, pourraient facilement nous détourner du chemin de la vérité.

CHAPITRE SECOND.

DU SENTIMENT.

On a déjà beaucoup écrit sur le sentiment; on écrira sans doute beaucoup encore, sans qu'on en soit jamais plus avancé pour cela. Pour définir le sentiment, il faudrait pouvoir descendre dans les profondeurs de notre ame, saisir chaque impression dans sa source, l'analyser et la décomposer avec soin. Mais cette recherche est impossible. Le coeur est un sanctuaire que l'oeil humain ne peut sonder; c'est un abîme impénétrable, fermé pour toujours à notre intelligence; tout ce qui s'y passe est inconnu, mystérieux, immense, et semble appartenir à une autre nature. Qui osera m'analyser un élan de mon ame? où est le génie qui pourra soulever

le voile qui me dérobe à moi-même la cause de mes émotions intimes, de mes sentiments secrets? Qu'on me dise ce qu'il y a dans cette impression de bonheur et de plaisir que j'éprouve à la vue d'un être chéri; d'où naît cet attrait sympathique qui m'entraîne vers un être inconnu, tendre objet de mes voeux; d'où vient qu'un mot parti du coeur peut faire couler mes larmes, et qu'un trait de vertu, de générosité, de grandeur fait palpiter mon ame d'un saint enthousiasme; d'où naît le charme de l'amitié, la douceur de l'amour; pourquoi deux êtres qui s'aiment sont-ils heureux seulement de se trouver ensemble; pourquoi cet amour du beau qui nous dévore, cette passion du vrai qui nous tourmente, cet ardent besoin d'aimer enfin, qui, jamais entièrement satisfait, nous arrache aux objets matériels qui nous ont long-temps captivés, nous élève au-dessus du monde des sens et nous fait rêver dans une autre existence un être immuable, éternel, infini, dans le sein duquel notre ame absorbée pourra se repaître éternellement d'amour. Oui, il y a dans cette puissance intime de nos affections et de nos désirs, quelque chose qui échappe à l'analyse, quelque chose qui n'est pas du domaine

de l'esprit; c'est un monde inconnu, c'est un océan sans fond, c'est une mer sans rivages. Et pourtant, rien n'est plus certain que cette puissance inconcevable de nos affections intimes; rien n'est plus influent sur nous que ces émotions indéfinissables que la pensée ne peut revêtir d'aucun corps, et qu'aucune image ne saurait jamais peindre à notre intelligence. Tout est vague, obscur, mystérieux, dans cette puissance inconnue de notre ame, et pourtant elle existe. C'est un de ces axiomes qu'il n'est pas possible de nier; la conscience le révèle, et vouloir en douter, ce serait mentir à soi-même.

Je pose donc le sentiment comme un fait sans prétendre l'expliquer, et je dis: l'homme est un être sensible, c'est-à-dire, il est capable d'amour. Enfant, il s'attache par la reconnaissance à ceux auxquels il doit le jour; homme fait, il donne avec joie son coeur à la compagne qu'il s'est choisie, et trouve enfin dans le titre de père un nouvel aliment à ce besoin d'aimer. Ce sentiment est, comme nous venons de le voir, inhérent à notre nature; il est une des facultés essentielles de notre ame. Le plus souvent il s'exerce d'une manière purement instinctive; la mère qui demande avec

instance à voir son nouveau-né pour le presser sur son coeur, ne fait sans doute ni raisonnement, ni calcul, elle obéit à la voix de l'instinct. D'autrefois il est, chez nous, le résultat des rapports que nous avons eus à soutenir avec nos semblables; c'est ainsi que le souvenir d'un bienfait porte à notre ame le sentiment brûlant de la reconnaissance.

Ce besoin d'aimer qui nous est inhérent, la religion s'en empare et lui donne pour aliment éternel, l'Éternel Auteur de notre être. L'amour de Dieu, l'amour des hommes, telle est la base du Christianisme. Le disciple de Jésus, dans la manière dont il accepte la Bible, se livrera-t-il donc à son sentiment sans réserve et d'une manière exclusive? ne prenant la religion que par son côté sensible, pour ainsi dire, ne fera-t-il de la Foi qu'une affaire d'amour pur? Non, car le sentiment, lorsqu'il est seul exagère; facilement il égare, il séduit, et substitue le prestige de ses illusions dangereuses à la réalité. Aussi, comme l'a dit de nos jours un homme d'esprit (1): *Tel degré de sentiment moral ou religieux est bienfaisant, qui, poussé*

(1) Monsieur de Bonstetten. Études de l'Homme.

plus loin, ne l'est plus. Le Quaker qui, faisant profession d'aimer ses ennemis, refuse son bras à la défense de sa patrie; la veuve du Malabar qui se brûle sur le bûcher de son époux pour lui prouver sa tendresse en sont tous deux un exemple frappant.

Cependant, une école moderne (1), qui compte dans son sein des noms illustres, proclame un principe opposé. Les savants qui la composent, après avoir exploré les écrits des Persans, les livres et les poëmes de l'Inde, les ouvrages de philosophie et d'imagination des Chinois, les traductions théologiques et historiques des peuples du Nouveau-Monde, étonnés de retrouver partout un culte, des temples et des autels, ont dit: Il y a dans l'homme un sentiment d'une nature particulière, étranger à tout le reste des êtres vivants, sentiment qui se reproduit sans cesse, et devient pour lui la source de

(1) L'école du *Sentiment religieux.* En Allemagne, les principaux partisans de ce système sont: Bauer, Schwenk, Welker, Ottfried Müller, Boettiger, et surtout Creutzer et Voss. Benjamin Constant l'a introduit en France et l'a développé fort au long dans son bel ouvrage De la Religion.

toute religion; en un mot, il est dans l'homme un sentiment religieux. Puis, suivant les conséquences de cette hypothèse plus ou moins erronée, ils ont affirmé qu'en religion, le sentiment seul doit nous éclairer, *parce qu'il renferme en lui-même plus d'éléments de conviction que les syllogismes de la dialectique la plus serrée* (1). C'est ainsi que les rêveries de Fénélon sur l'amour pur, ont trouvé un fauteur dans Benjamin. Constant (2).

Je n'ai point à discuter ici la base de ce système, en faveur duquel on étale tous les arguments spécieux d'une immense érudition, et que protègent d'ailleurs des noms illustres qu'entoure la vénération de l'Europe savante. Si j'en parle, c'est que la conséquence à laquelle il conduit me paraît infiniment dangereuse, et décidément contraire au véritable esprit du Christianisme. Si l'on admet, avec ces savants, que le sentiment doit, au préjudice de la raison, être l'arbitre de notre Foi, le Protestantisme croule aussitôt; car la base du Protestantisme est l'examen, et l'essence de l'examen

(1) Voyez Benjamin Constant. De la Religion. t. III, p. 29.

(2) Voyez Id, t. I, p. 46 et 47 à la note.

est la raison, et non le sentiment, qui, vague et confus de sa nature, ne peut conduire à rien de certain ni de précis. Je crois donc devoir m'inscrire en faux contre un système dont la conséquence ébranle la base de notre Foi, et je proclame un principe opposé: c'est qu'en religion il ne faut pas se livrer au sentiment d'une manière exclusive.

Je pars maintenant de ce fait que j'ai déjà précédemment énoncé, l'homme est un être sensible, et je dis: En matière de Foi, si le Chrétien se livre aveuglément au sentiment, il dénaturera le Christianisme et tombera d'une manière infaillible dans le mysticisme, c'est-à-dire dans cet état d'une immobilité silencieuse et d'une contemplation passive, état évidemment contraire à l'esprit de l'Evangile dont le but est le perfectionnement et dont l'activité fait l'essence.

Pour prouver cette thèse, irai-je me plonger dans les profondeurs d'une métaphysique obscure, saisir le sentiment dans sa source, l'isoler des autres facultés de notre ame, m'efforcer d'en pénétrer l'essence, le suivre dans ses formes diverses, et préciser d'une manière absolue, les conséquences auxquelles il peut conduire? Non, cette marche

toujours plus ou moins hypothétique ne saurait maintenant s'appliquer à l'état de la science. On est revenu de toutes ces vaines subtilités de l'esprit; le règne des phrases est passé; il faut des faits à cette génération sérieuse, avide de trouver la vérité. En religion, comme en philosophie, comme en législation, comme en politique, les faits seuls sont une démonstration. Ouvrons donc les annales de l'histoire, enquérons-nous des erreurs de ceux qui nous ont devancés dans la carrière, et, armés du flambeau de l'expérience, nous pourrons dire alors avec confiance: *Chrétien, veille sur ton coeur, car il pourrait facilement t'égarer.*

Si j'interroge les monuments du passé, si prenant au berceau la religion du Christ, je la suis dans ses destinées; si, d'un oeil attentif, j'étudie ses phases successives, et les formes diverses que chaque siècle lui a tour-à-tour imprimées, je la vois d'abord pure et sublime, trouver des adorateurs dignes d'elle; puis, bientôt dénaturée par l'ignorance et le fanatisme, dégénérer peu à peu, et n'être plus que le fantôme de ce qu'elle était naguère.

L'Église comptait à peine deux siècles d'existence, que déjà, sous le climat brûlant de l'Égypte,

des Chrétiens, oubliant le véritable esprit des leçons du Sauveur, égarés par une sombre mélancolie, rompirent tout commerce avec leurs frères, et s'imaginèrent que, pour être agréables à la Divinité, ils devaient renoncer à toutes les douceurs innocentes de la vie (1). De l'orient, cette contagion se répandit en occident, et y enfanta une foule de rites superstitieux et funestes. On vit des fanatiques rechercher la retraite et les déserts les plus sauvages, afin de pouvoir y élever leur ame au-dessus des sens et de toutes les choses de la terre. Cet égarement du coeur humain fut bientôt érigé en système, et la théologie mystique fut mise au jour. Au quatrième siècle (2) parurent les écrits supposés de Denys qui devint le chef prétendu de cette secte fanatique. Au cinquième (3), ces mystiques se propagèrent en orient d'une manière effrayante: on les vit se mêler parmi les bêtes féro-

(1) Voyez Mosheim. Histoire Ecclésiastique, t. I, p. 205 et suiv.

(2) Voyez Id., t. I, p. 382-383. Voyez encore J. François Budée dans son Isagoge ad theologiam. lib. 2d cap. 4, p. 175, et Jo. Launii. Judicium de scriptis Dionysii, t. II, p. 562.

(3) Voyez Mosheim. Histoire Ecclés. t. I, p. 486.

ces, courir tout nus dans les déserts, ne se nourrir que d'herbes et de plantes, éviter avec soin la rencontre des hommes, et rester immobiles dans certains endroits pendant des années entières exposés à toutes les rigueurs des saisons. Au neuvième (1), les deux éditions que Louis-le-Débonnaire et Charles-le-Chauve offrirent au public des prétendus écrits de Denys, ne firent qu'allumer davantage en occident la sainte flamme de la dévotion mystique; et le nombre de ces insensés augmenta avec rapidité en France, en Italie, en Allemagne. Au onzième siècle (2), le mysticisme reparut chez les prétendus Manichéens d'Orléans; méprisant tout culte extérieur, ils rejetaient avec dédain les rites, les cérémonies et même les sacrements, comme n'ayant aucune efficacité, et ne faisaient consister la religion chrétienne que dans la contemplation intérieure de la Divinité, et dans l'élévation de l'ame aux choses divines et célestes. Au treizième (3), cette secte prend un nouveau développement: ses partisans, sous le nom de *Bégards*, errent de ville

(1) Voyez Mosheim. t. II, p. 246-247.
(2) Voyez Id., Hist. Ecclés. t. II, p. 499.
(3) Voyez Ibid. t. III, p. 286 et suiv.

en ville, vêtus d'une manière extraordinaire, mendiant leur pain, proférant des clameurs insensées, et fuyant avec obstination le travail comme un obstacle qui empêchait leur ame de vaquer à la contemplation, et de lier commerce avec le Père des esprits. Soutenant que chaque homme peut s'unir à la Divinité d'une manière ineffable, ils se persuadaient que celui qui était une fois absorbé par la contemplation dans l'abîme de la Divinité, devenait le *fils de Dieu*, dans le même sens et de la même manière que Christ l'était, et acquérait ainsi une glorieuse indépendance qui l'exemptait de la soumission à toutes les lois divines et humaines; principe odieux, que Molinos a dans la suite enseigné de nouveau, et qui n'a pas laissé de trouver des partisans, même parmi des gens fameux par leur piété.

A cette époque, ces fanatiques se partageaient en trois classes: les uns, gens de mérite, mais égarés par cette doctrine impie, méprisaient les ordonnances de l'Évangile et tout le culte extérieur. Ils regardaient la prière, le jeûne, le baptême et le sacrement de l'Eucharistie, comme entièrement nuls pour des hommes *parfaits*, absorbés dans le sein

de la Divinité, par une méditation continuelle; les autres, plus extravagants encore, bravant impunément les lois de la décence, traitaient la pudeur de corruption; d'autres, enfin, plus enthousiastes et plus impies, s'il est possible, avaient l'audace de soutenir que l'*homme divin* (c'est le nom qu'ils donnent à ceux que la contemplation a unis à la Divinité d'une manière ineffable) *ne peut plus pécher*, quelque horrible et atroce que soit sa conduite; bien plus, ils faisaient du crime même un devoir (1). Tous, enfin, égarés par cet affreux système, proclamaient les principes suivants évidemment contraires à l'Évangile:

1° Que l'homme peut acquérir en cette vie un tel degré de perfection, qu'il devienne impeccable;

2° Que ceux qui sont parvenus à cet état, n'ont plus besoin de prier, ni de jeûner;

3° Qu'ils ne sont plus tenus d'obéir à Dieu, ni d'observer les préceptes de la Bible;

(1) „Quand même un homme intimément uni à Dieu „aurait commis mille péchés mortels, il ne doit pas dé-„sirer de ne les avoir pas commis, et il devrait plutôt „mourir mille fois que de s'abstenir d'un seul". Ce passage, traduit par Mosheim, est extrait du fameux livre des Neuf Rochers, dont l'original est en allemand, et dont l'auteur est Laeicus, mystique. Voyez Mosheim. Hist. Ecclés. t. III, p. 293.

4° Que l'homme peut parvenir ici-bas à la parfaite béatitude, et posséder le même degré de perfection qu'il aura dans l'autre vie;

5° Que toute créature intelligente est naturellement bienheureuse, et n'a pas besoin de la lumière de gloire pour voir et posséder Dieu;

6° Que la pratique des vertus est pour les ames imparfaites, et que celles qui ont atteint la perfection sont dispensées de la pratiquer;

7° Enfin, que le simple baiser d'une femme est un péché, mais que le commerce charnel avec elle n'en est pas un, lorsque l'on est tenté (1). Tel est le code impie que ces insensés substituaient à l'Évangile, et qu'ils annonçaient comme le type de la perfection.

Dans le siècle suivant, cette tendance à la contemplation reparut sous une forme nouvelle, et ce mysticisme se changea en *quiétisme*. Quelques moines du mont Athos s'imaginant qu'il y avait une lumière céleste, cachée dans les plus secrets replis de leur ame, se tenaient assis pendant un certain espace de temps dans un coin de leurs

(1) Voyez Mosheim. Hist. Ecclés. t. III, p. 288-289, et l'Encyclopédie méthodique. Théologie, t. I, p. 206.

cellules, les yeux immobiles et fixés sur leurs nombrils, retenant leur haleine, et se vantant que dans cette posture, il sortait de leur ame une lumière divine qui excitait dans leurs coeurs un sentiment de joie indicible. Selon eux, cette lumière était précisément la même que virent les Apôtres sur le Thabor, à la transfiguration du Sauveur.

L'augmentation des connaissances, le perfectionnement de la civilisation toujours croissante, ne triomphèrent pas, comme on pourrait le croire, de ces étranges illusions du coeur humain.

Au dix-septième siècle, c'est-à-dire à l'époque de la plus haute splendeur du génie, le mysticisme reparut encore, et d'autant plus dangereux, qu'on travailla à l'épurer, et qu'il fut présenté sous les formes propres à captiver et à séduire les ames vraiment pieuses et tendres.

Déjà Molinos à Rome, avait fait paraître son ouvrage intitulé *le Guide spirituel*, où, reproduisant sous une forme nouvelle les vieilles erreurs des anciens mystiques, et faisant un système de leur langage inintelligible, il trouva des admirateurs et des disciples chez plusieurs personnes distinguées,

telles que le cardinal Petruci, Malavalle, Bernière de Louvigny, et quelques autres (1).

Sa doctrine se réduit à ces trois points également erronés et funestes:

1° „Que la contemplation parfaite est un état „où l'ame ne raisonne pas, ne réfléchit ni sur Dieu, „ni sur elle-même, mais reçoit *passivement* l'im„pression de la lumière céleste, sans exercer aucun „acte d'amour, d'adoration ou tout autre acte quel„conque de la piété chrétienne. C'est cet état d'in„action et d'inattention absolue que Molinos appelle „*quiétude*.

„2° Dans cet état de *contemplation parfaite*, „l'ame ne désire rien, pas même son salut; elle „ne craint rien, pas même l'enfer; elle n'éprouve „plus d'autre sentiment que celui d'un entier aban„don au bon plaisir de Dieu.

„3° Une ame arrivée à cet état de *contempla„tion parfaite* est dispensée de l'usage des sacre„ments et de la pratique des bonnes oeuvres. Tous „les actes, tous les exercices de la piété chrétienne „lui deviennent indifférents. Les représentations et „les imaginations les plus criminelles peuvent affecter

(1) Voyez Mosheim. Hist. Ecclés. t. v, p. 235 et suiv.

„la partie sensitive de l'ame sans la souiller, et „elles restent étrangères à la partie supérieure, où „résident l'intelligence et la volonté;" c'est-à-dire qu'une ame, parvenue à cet état de contemplation *parfaite*, peut s'abandonner *aux actions les plus criminelles*, sans être *coupable* devant Dieu (1).

En vain le pape Innocent XI foudroya-t-il de ses anathèmes cette hérésie funeste; en vain son auteur fut-il jeté dans les fers, après avoir été forcé de rétracter publiquement ses erreurs, le système trouva facilement des sectateurs. L'Italie, l'Espagne, les Pays-Bas, la France, se remplirent de ses partisans; les ouvrages de Molinos tombèrent entre les mains de la fameuse madame Guyon; elle les lut, ils plurent à son coeur sensible; elle se déclara en France l'apôtre du parti, et Fénélon fut son disciple.

Ce serait ici le lieu de s'arrêter un instant sur les principales circonstances de la vie de cette femme extraordinaire, qu'on peut appeler à bon droit *la mère des quiétistes modernes*, et qui a exercé sur des personnes d'un mérite distingué,

(1) Voyez De Bausset. Histoire de Fénélon, t. 1, p. 264.

une si singulière influence. Mais forcé de me restreindre, je me contenterai d'énoncer ses opinions; en voici le sommaire que je n'ai pas tiré sans peine de ses volumineux écrits:

Si je l'ai bien comprise dans son langage, d'ailleurs incompréhensible, Madame Guyon fait consister la perfection chrétienne dans un *anéantissement total* et dans un complet abandon de soi-même à la Divinité; abandon tel, que le salut ou la damnation éternelle deviennent alors indifférents. Peu importe, dit-elle, qu'on soit *ange* ou *démon*. Pour arriver à cet état d'une perfection sublime, il faut passer par des degrés divers, et cette faveur n'est accordée qu'à quelques ames privilégiées.

Le premier degré de ces ames est le *retour à Dieu*, c'est-à-dire que Dieu, par l'effet de sa grace, les change, les convertit, et les attire à lui pour en faire plus tard ses délices.

Le second, est *la touche efficace de Dieu dans la volonté*, c'est-à-dire l'action divine qui agit sur la volonté, l'invite au recueillement, et apprend à l'ame que Dieu est au dedans d'elle, et que c'est le lieu où il le faut chercher; c'est dans ce degré

que se trouve *la science savoureuse*, différente de celle des *lumières distinctes*. Cette voie est de deux sortes: l'une *affective*, l'autre moins *sensible* et plus pénible. „Dans la première, les ames „ont plus de *goût* et moins de solide, elles doivent „mettre le *holà* à la nature trop empressée, laissant „tomber les saillies qui paraissent toutes brûlantes „d'amour"; dans la seconde, les ames ont un état plus *dur* et plus *insensible*. Dans cette voie, l'on éprouve de grandes alternatives de sécheresse et de goût, et l'on jouit en même tems d'une *lumière obscure*. L'effet de ce second degré est une *activité savoureuse* dont les résultats sont le triomphe de la nature et des objets extérieurs.

Le troisième degré est la *passiveté savoureuse* ou le triomphe des sens intérieurs: dans ce degré, l'on éprouve encore des alternatives de sécheresse et de jouissance; la sécheresse sert de *purgatoire* à la jouissance qui doit suivre.

Le quatrième degré est celui de la *foi nue*, où l'on éprouve un double dépouillement: le *douloureux*, et le *languissant*. Chez les uns, ce dépouillement se fait d'une manière violente; chez les autres, il a lieu par faiblesse et dégoût. Dans

ce degré, l'ame se laisse dépouiller dans toute l'étendue des desseins de Dieu, sans se mettre en peine de soi-même, sacrifiant à Dieu tous les intérêts du temps et de l'éternité.

Le cinquième degré est l'état de *mort mystique*, où l'ame expire dans les bras de l'amour; tout ce qui naît de la volonté de la chair et de la volonté de l'homme y est détruit. Il ne reste que la volonté de Dieu, qui anime peu à peu cette volonté détruite, et prend sa place; l'ame est ainsi séparée généralement de tout ce qui peut lui être un obstacle à la parfaite union avec Dieu; mais elle n'est pas cependant encore reçue en Dieu; c'est ce qui fait sa plus forte peine. Dès que l'ame est morte dans le *baiser du Seigneur*, elle lui est unie; mais elle ne connaît et ne jouit des fruits de son union que lorsqu'il l'anime et devient son principe vivant; „comme une épouse évanouie entre les „bras de son époux est bien unie à lui, quoiqu'elle „ne goûte pas le plaisir de cette union, et qu'elle „l'ignore même souvent. Mais lorsqu'après l'avoir „considérée quelque temps défaillie par l'excès de „son amour, il la fait revenir par ses douces ca-„resses, alors elle reconnaît qu'elle possède celui

„qu'elle aime, et qu'elle en est possédée." L'ame ainsi possédée de Dieu ne peut plus faire que ce qu'il plaît à Dieu, elle est donc *unie à Dieu;* mais elle ne jouit de son union qu'au moment où elle sort de cet état de *mort mystique*, et ressuscite pour une vie nouvelle et plus *abondante:* alors Dieu donne à cette ame des gages certains de son divin mariage avec elle. Jésus-Christ se manifeste dans cette ame ainsi ressuscitée, et l'ame reçue en Dieu est peu à peu changée et *transformée* en lui. Cette transformation s'appelle *anéantissement.* L'ame participe dans cet état aux perfections divines; elle devient immuable, insensible, infinie; elle se dilate à un tel point qu'elle se trouve *immense,* et que toute la terre ne lui paraît plus qu'un point au prix de sa largeur admirable. L'ame ainsi *transformée* devient *féconde* et *divinement active;* sa fécondité s'étend sur certaines ames auxquelles elle peut communiquer sa grace secrète et cachée. Cette communication se fait dans le *silence de l'oraison*, silence vraiment divin, silence ineffàble, par lequel non-seulemeut on subsiste en Dieu, mais encore on communique avec lui, avec tous les saints et les anges, et l'on devient participant de la

Sainte Trinité. Alors il n'y a plus pour l'ame de degrés à atteindre que celui de la *gloire*; il n'y a plus de lumières *distinctes* et *momentanées*, mais une *lumière sans lumière*, une lumière *générale*, qui est Dieu même. C'est l'*anéantissement* (1).

Tel est le système absurde, pour ne pas dire *impie*, de cette femme célèbre, qui, non contente de prêcher ses opinions extravagantes, se déclara être la *femme enceinte* dont parle l'Apocalypse; prétendit avoir reçu le don des miracles et celui des prophéties; osa soutenir qu'elle avait été transformée pendant quelques heures en l'image même de notre *Sauveur enfant*; qui raconte qu'elle pouvait commander à Satan, et qu'elle communiquait avec le père Lacombe à deux ou trois cents lieues de distance, non point par les voies ordinaires, mais d'une manière surnaturelle, dans le silence de la *quiétude*, et comme par une espèce

(1) Voyez Madame Guyon. Torrents spirituels. Moyen court. De la Voie de la réunion de l'ame à Dieu, etc. Son système se trouve énoncé dans ces différents ouvrages, tel que je l'ai présenté en abrégé, et je me suis attaché autant que possible à conserver les termes mêmes dont elle se sert.

de mouvement électrique, en sorte que les sentiments les plus intimes et les pensées les plus secrètes du père Lacombe lui étaient aussitôt et sur l'heure révélés (1).

Eh bien! les visions de cette folle ont trouvé des croyants et des admirateurs, et cela chez les hommes les plus éclairés et les plus distingués de son temps. Bien plus, ces rêveries ont été partagées par un des plus beaux génies que la France ait produits.

Un homme, le rival de Bossuet, le conseil et l'oracle des savants de son siècle; un homme qui fut le précepteur de l'héritier d'un trône, un archevêque recommandable, par la beauté de son génie, par des talents éblouissants, par une piété sincère, par des vertus attachantes; un homme, que des ouvrages si justement célèbres recommandent encore à la vénération de la postérité, l'auteur du *Télémaque* enfin, Fénélon, appela *sublime* (2) cet absurde galimatias que je viens de vouer au mépris de tout homme pieux, raisonnable et sensé.

(1) Voyez Vie de Madame Guyon, écrite par elle-même; t. I et suiv.

(2) Voyez de Bausset. Hist. de Fénélon, t. I, p. 287.

Non content d'admirer les erreurs de madame Guyon, il les partagea, il s'en fit l'apôtre zélé. Dans son ouvrage des *Maximes des Saints* sur la *Vie spirituelle*, il les embellit de tout le charme de sa plume élégante et facile, il se laissa condamner par l'Église plutôt que de les abandonner, et si l'on en croit Mosheim, il vécut et mourut dans ces erreurs fatales.

Fénélon n'a pas été le seul à se laisser séduire. Madame Guyon trouva des défenseurs dans tout ce qu'il y avait de plus célèbre et de plus vertueux alors à la cour. Un Racine, un Godet, un Chapuis, un Massillon, le duc de Chevreuse, le duc de Beauvilliers, madame de Maintenon, la duchesse de Mortemart, la comtesse de Guiche et plusieurs autres ([1]), assistaient avec un *saint recueillement* à ces conférences où madame Guyon se déversait sur les assistants de la surabondance de graces dont elle *crevait* au pied de la lettre, car il fallait la *délacer*. Et quand on songe que dans les différents siècles de l'Église, les *erreurs* de ce système se retrouvent dans des docteurs célèbres, tels que saint François de Sales, Louis de Blois, Jean

(2) Voyez Mémoires du cardinal Dubois, t. II, p. 134; et De Bausset. Hist. de Fénélon, t. I, p. 282-283.

de la Croix, saint Clément d'Alexandrie, Chrysostôme, Rusbroc, Harphius (1) et plusieurs autres; quand on songe enfin que dernièrement encore, un homme de la trempe de Benjamin Constant a défendu ces rêveries de Fénélon sur l'amour pur, l'imagination s'épouvante, on jette avec angoisse un triste regard sur son avenir, et l'on se dit avec effroi: *Et toi aussi, peut-être un jour!*...

Je n'entreprendrai point de réfuter d'une manière systématique cet amas ténébreux d'opinions erronées; je ne me plongerai point dans les subtilités de l'*amour pur*: le principe me paraît suffisamment jugé par ses conséquences, et d'ailleurs le grand Bossuet a déjà fait ce travail fort au long, avec toute la supériorité de son génie. Une simple récapitulation des erreurs des mystiques, telles que je viens de les présenter, me paraît suffire amplement à leur réfutation.

Pour quiconque a lu la Bible, prétendre, avec les Manichéens d'Orléans, les Bégards, Molinos et madame Guyon, que les *sacrements* sont inutiles, c'est insulter à Jésus-Christ, qui les a institués.

Pour quiconque a lu la Bible, soutenir avec

(1) Voyez Bossuet, *Passages éclaircis*, t. XLVI.

les Bégards que la pudeur est *un crime*, c'est méconnaître à la fois la nature et l'Évangile, qui fait de la *pureté du coeur* la première vertu du Chrétien.

Pour quiconque a lu la Bible, proclamer avec les Bégards et Molinos le principe d'une perfection chimérique, où le Chrétien puisse être dispensé des bonnes oeuvres et se souiller avec impunité, c'est vouloir évidemment encourager le vice et mépriser les leçons du Sauveur, qui fait de la *sainteté* la première condition du salut.

Dire avec les Bégards, Molinos et madame Guyon, que les exercices de la piété sont inutiles, c'est mentir à la Bible, qui les ordonne.

Prétendre avec madame Guyon et Fénélon lui-même, qu'il peut y avoir dans cette vie un état de perfection tel, que le salut ou la damnation deviennent indifférents, c'est méconnaître les desseins du Très-Haut, qui a voulu qu'on redoutât sa colère et qu'on désirât son amour.

Faire consister enfin, avec madame Guyon, la perfection chrétienne dans un état purement *passif*, dans une contemplation *rêveuse*, c'est renverser l'esprit du Christianisme, qui recommande

partout le perfectionnement moral et la vie de la vertu.

Je le demande, si l'on suivait à la lettre des préceptes semblables, quelles en seraient les conséquences? On verrait, comme au second siècle, les hommes quitter de nouveau leurs demeures, aller rêver dans les bois une perfection chimérique, étaler aux regards leur nudité coupable; on verrait la pudeur érigée en sophisme, les plus grands crimes devenus légitimes; et, pour ne parler que du mysticisme le plus pur, si l'univers se peuplait de ces *solitaires contemplatifs*, prétendus absorbés dans le sein de la Divinité, le silence de la mort couvrirait bientôt les cités et les campagnes; le monde entier n'offrirait plus aux regards que de pauvres insensés, croyant follement participer à l'essence divine, et se laissant mourir de faim pour avoir la douceur de contempler, dans toute sa pureté, la *lumière thaborique*. Non certainement, tout ce qui n'est pas activité, pureté, sainteté, perfectionnement, vertu, n'est pas le Christianisme; et tout sentiment, toute idée, toute notion qui n'est pas de la plus haute évidence et de la plus vive clarté, n'est pas tirée de cet Évangile du Maître,

qui est venu *éclairer* les nations, dissiper les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, et qui s'est annoncé aux hommes comme étant la *lumière du monde*. Appuyé sur l'expérience, je me crois donc fondé à conclure :

En religion, il ne faut pas se livrer au sentiment d'une manière exclusive, car il pourrait facilement égarer.

CHAPITRE TROISIÈME.

DE L'IMAGINATION.

Si, comme nous venons de le démontrer, le sentiment égare, l'imagination ne conduit pas moins à l'erreur. Les métaphysiciens ne sont pas d'accord entre eux sur la manière dont il faut définir cette faculté puissante de notre ame. Haller et Bonnet n'ont su voir dans l'imagination que la *Mémoire* dans une plus grande intensité (1). Mallebranche l'appelle, *la puissance qu'a l'ame de se former des images des objets* (2). Et tout récemment

(1) Voyez Bonnet. Essai analytique, §. 785; et Haller. Éléments de Physiologie, ch. 19, §. 548.

(2) Voyez Mallebranche. Recherches de la Vérité, t. I, p. 246.

encore, M. de Bonstetten l'a définie, *le mouvement des idées produit par l'action de la sensibilité* (1).

Je n'ajouterai pas une erreur de plus à celle de ces grands hommes, en m'efforçant de définir à mon tour une faculté qui de sa nature échappe à l'analyse, et dont on ne pourra jamais pénétrer l'essence. Dans toutes les recherches qu'on a faites jusqu'à présent sur l'esprit humain, on a trop oublié que l'homme est un être *complexe;* que toutes ses facultés agissent d'une manière simultanée, et qu'il faut une fiction de notre intelligence pour les isoler, et les considérer chacune à part dans ses procédés divers.

C'est beaucoup plus en examinant les *effets* d'une faculté que les *causes* qui la déterminent, que nous pouvons parvenir à nous en former une juste idée. Peu nous importe donc ce qu'est en elle-même l'imagination; nous ne le saurons jamais. Ce qu'il nous suffit d'établir ici, c'est que nous avons en nous une faculté puissante, distincte à bien des égards de celle du sentiment; que cette faculté a pris dans toutes les langues le nom d'Ima-

(1) Voyez Monsieur de Bonstetten. Recherches sur l'Imag. t. 1, pag. 7.

gination, et qu'elle exerce sur tout notre être la plus grande influence.

Ce qui caractérise d'une manière générale cette *faculté*, c'est la propriété qu'elle a de nous enlever d'ordinaire à la *réalité*, pour nous transporter dans le pays des *chimères*. Une fois qu'elle s'est emparée d'un objet, l'imagination se plaît à l'embellir; elle l'arrange, elle le façonne à son gré. Magicienne habile, elle nous éblouit de tous ses vains prestiges, et ses illusions menteuses font à elles seules presque tout notre bonheur. Il semble que le ciel nous l'ait donnée pour nous aider à supporter l'existence; sans elle, tout serait froid, sans couleur et sans vie. C'est l'imagination qui prête à la nature ses attraits enchanteurs; c'est elle qui donne une voix aux torrents, qui anime la solitude des forêts, et nous livre à ces molles rêveries, où l'ame, nonchalamment bercée, se plaît à contempler les images fugitives d'un bonheur mensonger. Source de nos plus vives jouissances, c'est l'imagination qui créa les beaux-arts; c'est elle qui jadis peupla l'Olympe de tous ces dieux bizarres qui pendant si long-temps ont amusé les peuples: elle est la mère de l'enthousiasme. C'est elle qui fait

le poète, le musicien, l'artiste; elle nous console au milieu des douleurs, en faisant briller à nos yeux l'image de l'espérance; elle nous charme de ses douces illusions, et ses rêves brillants nous arrachent pendant quelques heures, au moins au poids si souvent accablant de la réalité. Quand Rousseau, fatigué de la vie, voulait échapper à l'ennui qui dévorait son ame, il cherchait la solitude, et là, se créant un monde à son choix, il le peuplait d'êtres selon son coeur, et s'estimait heureux.

Appliquée à la religion, l'imagination peut être utile ou fatale; réglée par la raison, elle s'empare des vérités de la foi, elle les rend plus vives et plus frappantes, et peut conduire aux plus grands sacrifices. C'est dans ce sens-là, sans doute, que le grand Leibnitz voulait qu'on travaillât à la développer, même par des fables, des allégories et des peintures (1). C'est l'imagination qui prêtait à St. Paul des couleurs si vives, quand il voulait peindre la félicité des cieux; c'est elle aussi qui soutenait les martyrs au milieu des tourments, et faisait voir à Etienne expirant les cieux ouverts pour le recevoir.

(1) Voyez Esprit de Leibnitz, t. 1, p. 393.

Mais livrée à elle-même, l'imagination ne sera plus qu'un instrument d'erreur, et c'est de toutes ses facultés celle dont le Chrétien doit le plus travailler à se défendre. Par cela même que de sa nature elle se plaît à orner, à embellir, elle ne peut nous conduire d'une manière sûre aux vérités de la foi. Sans éléments certains, toujours divaguante et fantasque, elle nous éblouit de ses rêves, et plus son influence est grande, plus nous devons nous efforcer de la soumettre et de la régler. Il suffit de jeter les yeux sur l'histoire, pour se convaincre des tristes effets de l'imagination sur notre foi.

Si je voulais raconter toutes les sottises qu'elle a fait dire, et toutes les extravagances auxquelles elle a conduit, il me faudrait entasser des volumes, et c'est sans contredit à cette faculté que l'on doit la plus grande partie des sectes absurdes qui ont déshonoré le Christianisme, et qui le déshonorent encore.

Je ne dirai rien de tous ces visionnaires qui, à des époques diverses, ont spéculé sur la crédulité des peuples; je ne parlerai pas de cet impo-

steur de Tanchelin (1), qui osa prêcher qu'il était *Dieu*, et fut honoré comme tel par un peuple imbécille; de cet Henri Nicolas de Munster, de ce George et de ce Kuhlman (2), qui tous les trois se firent passer pour être Jésus-Christ; de cet Ézéchiel Meden (3), qui prétendit être l'archange saint Michel; et de ce fameux perruquier de Nuremberg (4), qui, plus modeste au moins dans ses prétentions, dit seulement que Dieu lui avait offert la place de *secrétaire.* L'hypocrisie ou la démence ne peuvent pas présenter un argument solide. Dans tous les temps il y a eu et il y aura toujours des fous et des tartufes.

Ce sont des enthousiastes de bonne foi, ce sont des sectes assez nombreuses pour qu'on les croie sincères qui doivent me servir ici de démonstration.

Forcé de me restreindre, je passerai sous silence les rêves bizarres des *Gnostiques*, et toutes

(1) Voyez Pluquet. Dict. des Hérésies, t. II, p. 972.

(2) Voyez Grégoire. Hist. des Sectes religieuses, t. I, p. 286—287.

(3) Voyez Ibid. t. I, p. 288.

(4) Tennhart. Voyez Ibid. t. I, p. 288.

les indécences de ces fanatiques qui, sous les noms d'*Adamites*, de *Turlupins*, et de *pauvres frères* [1], ont, dans des siècles divers, renouvelé dans leurs assemblées chrétiennes le cynisme des Lupercales et des Mystères de la bonne Déesse. Je ne suivrai pas non plus dans leurs fureurs insensées ces malheureux *Flagellants* [2] qui, égarés par leur sombre imagination, cherchaient dans un baptême de sang à fléchir la miséricorde céleste. Je me tais sur ces forcenés, appelés *Danseurs* [3], qui, se tenant par la main, se mettaient tout-à-coup à tourner sur eux-mêmes, tombaient à la renverse, et prétendaient être favorisés dans cet état de visions merveilleuses. Je ne dis rien des *Stadinghs* [4] qui, dans leurs assemblées, rendaient un culte à *Lucifer*; ni des *Dulcinistes* [5] qui, proclamant la loi de charité, prêchèrent, au nom de Jésus-Christ, la com-

(1) Voyes Pluquet. Dict. des Hérésies, t. I, p. 311—313.

(2) Voyez Mosheim. Hist. Ecclés. t. III, p. 251.

(3) Voyez Ibid. t. III, p. 391.

(4) Voyez D'Argentré. Collect. jud. t. I, an 1230, p. 139.

(5) Voyez Pluquet. Dict. des Hérésies, t. II, p. 298.

munauté des femmes. Toutes les folies se ressemblent; elles ont presque toutes un point de contact, et le cercle de l'erreur, dans lequel il semble que l'homme soit condamné à tourner ici-bas, est dans un sens aussi restreint que celui de la vérité. Aussi ce sont à peu près toujours les mêmes sectes qui reparaissent à des siècles divers, sous des formes nouvelles; et si, faisant abstraction des noms et des différences légères, on prenait toutes les hérésies dans ce qu'elles ont d'essentiel et de commun, leur nombre immense se réduirait à quelques-unes.

Forcé de faire un choix dans les annales de la folie, je me bornerai donc à citer comme exemple les principales sectes du dix-huitième siècle; mon argumentation n'en sera que plus forte: car si je peux prouver que, dans le siècle le plus éclairé qu'il y ait eu, l'on est tombé dans des extravagances qui sont à peine croyables, les dangers de l'imagination n'en seront que mieux démontrés.

La première secte qui me frappe, parmi celles du dix-huitième siècle, est celle du *Méthodisme*; elle eut pour berceau, comme chacun le sait, l'Université d'Oxford (1), en 1729; et ses deux fondateurs

(1) Voyez Grégoire. Histoire des Sectes, t. 1, p. 4 et suiv.

furent John et Charles Wesley, tous deux hommes de talent et de moeurs irréprochables. Whitfield se joignit à eux plus tard, et tous trois travaillèrent de concert à répandre leurs opinions.

Je ne dirai rien des divisions qui, dans la suite, éclatèrent avec fureur entre les deux coryphées du parti, et je n'exposerai pas d'une manière détaillée le système de théologie qu'ils professent. Quelques généralités suffisent pour les juger.

Wesley, homme habile, vertueux, bienfaisant, mais égaré par une imagination brûlante, et peut-être aussi par l'amour du pouvoir, se mit à la tête de quelques réunions, dont le but unique était d'abord de méditer la Bible. Bientôt son imagination s'échauffa, il crut qu'il était appelé à réformer l'Église. Dans des prédications pleines de chaleur et d'enthousiasme, il insista sur la dépravation de la nature humaine, sur la rédemption par Jésus-Christ et la justification par la Foi. Des tableaux effrayants du Diable et de l'Enfer, des peintures exagérées de notre état de mort et de condamnation devant Dieu, une éloquence nouvelle, exaltée, entraînante, captivérent la foule, toujours avide de nouveautés et d'ailleurs entraînée par ce besoin

du *merveilleux* qui *parle* à tous les coeurs. Les têtes s'échauffèrent; on déserta par centaines les grandes salles de Westminster, et l'on courut aux prédications de Wesley, qui compta bientôt ses disciples par milliers. L'imagination du sectaire s'exalte avec le succès; animé d'un zèle infatigable, il fait des voyages multipliés dans les trois royaumes, franchit l'Atlantique pour aller prêcher dans l'Amérique septentrionale, et envoie des missionnaires partout où ses travaux ne lui permettent pas de se rendre en personne. Non content de dénaturer le Christianisme, Wesley, ne trouvant pas sans doute la morale du Sauveur assez pure, invente pour ses disciples des *commandements nouveaux*. Étalant une austérité ridicule, il règle leur costume et jusqu'à leurs plaisirs: il leur interdit avec soin „les cartes, les dentelles, „les bals, les spectacles, et même les manchettes (1)," et fait de ces points autant d'articles de foi. Il trouve chez tous ses partisans une docilité sans bornes, et commande en despote à 120,000 individus.

(1) Voyez The Nature, Design and general Rules of the Methodist Societies, by John Wesley, in 8°. London, 1798.

Mais c'est surtout dans leurs assemblées qu'il faut aller juger l'esprit de ces sectaires. Vous n'y trouverez ni ce saint recueillement, ni cette noble simplicité qui doivent caractériser les disciples du Sauveur. Après un hymne, chacun se met à genoux. Le premier qui se sent inspiré fait une prière à haute voix; puis un autre commence, et ainsi de suite. Quelquefois un des frères se mettant à prier sans avoir reçu le don de prière, reste court; l'un adresse des injures à son Dieu pour en obtenir ce qu'il désire; un autre prend un style tendre et mielleux; un troisième essaie une manière impérative et brutale. Ils travaillent ainsi l'imagination les uns des autres, et se magnétisent en quelque sorte, jusqu'à ce qu'ils tombent dans une véritable ivresse (1).

Une de leurs opinions favorites, est de faire intervenir la Providence dans les circonstances les plus simples de la vie; de là, nombre de miracles qu'ils prétendent avoir été opérés en leur faveur.

Un ecclésiastique, non méthodiste, ose prendre des cartes; il meurt subitement frappé de la main divine, et passe des cartes au tribunal de

(1) Voyez Grégoire. Histoire des sectes, t. I, p. 18.

Dieu. David Wright avait les jambes scrophuleuses, et ses principes étaient ceux de l'athéisme; il entend une prédication de M. Coles, et se trouve converti et *guéri* sur-le-champ. Un aubergiste avait osé préparer un combat de coqs en face du tabernacle; il meurt le jour même qu'il avait fixé pour ce spectacle profane (1).

Et ce n'est pas seulement le cours de la nature que Dieu se plaît à changer en faveur des Méthodistes; il en honore quelques-uns de visions merveilleuses. C'est une madame Elisabeth Price, qui, couchée sur son lit de mort, entend tout-à-coup les accords ravissants d'une musique céleste, et voit son Sauveur en personne lui promettre son pardon. C'est encore un révérend William Tennant, qui, transporté dans le séjour de la gloire éternelle, contemple avec un saint ravissement tous les bienheureux et les anges, et voit Dieu face à face (2).

Mais c'est surtout en Amérique que ces sectaires se livrent aux plus ridicules extravagances. „Prenant à la lettre ces paroles de l'Écriture: *Le*

(1) Voyez Biblioth. Britann. t. XLIX, p. 418 et suiv.

(2) Voyez Id. ibid., p. 422.

„*royaume des cieux veut être pris par violence*:
„*criez aux ciel, levez les mains vers lui*, ils font „entendre des prières bruyantes. Leurs ministres „prêchent par exclamations, frappant des pieds et „des mains, et se promènent avec une espèce de „délire d'un bout à l'autre d'une petite galerie, dont „ils se servent au lieu de chaire. Quand le prêche „et les chants sont terminés, les plus zélés con„frères viennent faire à haute voix le récit de ce „qui s'est passé entre eux, leur ame et le diable. „Alors les assistans témoignent l'impression qu'ils „reçoivent. Cette impression est graduelle: les sou„pirs succèdent à de légers élans du coeur, les „sanglots succèdent aux soupirs, les cris aux sanglots, „après lesquels chacun s'abandonne sans réserve à „tout ce que le délire peut lui suggérer. Ici l'on „chante, là on crie, celui-ci se frappe la tête ou „la poitrine, celui-là se roule par terre avec des „hurlements affreux. Des hommes, des femmes, „des enfants, retracent cet odieux spectacle, et „tombent à la renverse en criant *glory*, *glory*. „Quand l'orateur est pathétique, les contorsions „deviennent tellement extravagantes, que tout „homme raisonnable se voit obligé de quitter la

„place ([1]).” Les uns, à la suite d'un sermon, semblent écrire en l'air avec les doigts, tracent des lignes vers le firmament. D'autres se roulent, se lamentent, beuglent, rient, s'embrassent et se serrent affectueusement la main, les yeux élevés vers le ciel, en criant: *Nous y serons, nous nous reverrons* ([2]).

Voilà comment, en se livrant aux écarts honteux d'une imagination déréglée, on dénature la religion du Sauveur, et l'on fait de sa religion *sublime* une superstition ridicule et bizarre.

Et ce n'est pas seulement dans la forme du culte, que ces fanatiques se montrent tellement insensés: leurs opinions ne sont pas moins extravagantes, et leur *doctrine* est aussi absurde qu'impie. Faisant de l'homme un être misérable, dégradé, corrompu, ils le ravalent en quelque sorte à la brute. Non contents de le dépouiller de ses attributs les plus nobles, ils lui ravissent jusqu'à l'intelligence, déclarent la raison déchue, souillée, et se font une gloire de la fouler aux pieds. Érigeant

(1) Voyez Voyage dans les deux Louisianes, par Perrin du Lac, chap. 19, p. 64 et 65.

(2) Voyez Grégoire, Hist. des Sectes, t. I, p. 43.

leur délire en système, ils font profession de n'admettre comme divin que l'incompréhensible et l'absurde, et traitent de païens et d'impies ceux qui ne partagent pas leurs opinions. Oubliant enfin que l'humilité est le caractère distinctif du Chrétien, ils prétendent être seuls dans le chemin de la vérité; être seuls assurés de leur salut, et rétrécissant à leur gré les portes du ciel, ils condamnent froidement aux flammes éternelles plus de sept cent millions d'hommes qui n'ont jamais entendu parler de la Bible, et dont tout le crime à leurs yeux est de n'être pas *méthodistes*.

Mais c'est surtout chez les *femmes* que ces idées absurdes se propagent d'une manière effrayante. Comme l'ont si bien fait remarquer Lavater et Hume, *les femmes, par l'irritabilité de leurs nerfs, par leur incapacité de rien approfondir, deviennent des enthousiastes incurables.* C'est sur elles que l'imagination exerce sa plus grande influence, et c'est chez elles aussi que les prédicateurs de la secte font le plus de prosélytes. On les entend déclamer tous les jours contre des ministres recommandables par leurs lumières et par leurs talents; on les voit déplorer hautement leur

ignorance et leur impiété; elles prennent sérieusement à tâche de leur faire comprendre la Bible; elles prêchent, discutent, déraisonnent, catéchisent, et s'érigeant en docteurs inspirés, font frémir le bon sens et plaindre leur folie.

Le Méthodisme n'est pas le seul exemple qu'ait fourni le 18me siècle des aberrations de l'esprit humain. Indépendamment des Jumpers (1) qui s'imaginaient que puisque David avait dansé devant l'arche, et que Jean Baptiste avait tressailli de joie dans le sein de sa mère, le Chrétien devait *danser* à son tour en l'honneur de l'*Agneau invisible de Dieu*. D'autres fanatiques, appelés Shakers, trouvant que le principe des Jumpers était bon, tentèrent de le perfectionner. Il se mirent donc à *danser* aussi dans leurs assemblées, pour marquer leur joie de la *victoire qu'ils ont remportée sur le péché, et se donner mutuellement une idée de ce que serait le bonheur dans la Jérusalem céleste*. Pensant que, plus ces danses seraient laborieuses, et plus elles seraient méritoires, ils la firent consister de la part des deux sexes en un sautillement précipité sur le plancher, à la hauteur

(1) Voyez Grégoire, t. I, p. 213-230.

d'environ quatre pouces, et accompagné du chant tantôt d'une personne seule, tantôt de plusieurs; mais toujours en mesure et de manière à produire un accord parfait. Cette exaltation affecte tellement le système nerveux qu'ils éprouvent des frissons, comme dans un violent accès de fièvre, et tombent en défaillance. Quelquefois ils battent des mains en sautant, comme s'ils voulaient atteindre les solives au-dessus de leur tête D'autres fois, ils pirouettent rapidement pendant une heure ou deux, et ils donnent cela comme une preuve de la puissance divine (1). Liancourt, qui en 1796 était au Lebanon, a été témoin de leurs réunions, et les décrit en ces termes:

„Ils ont tous, dit-il, les bras croisés, les yeux „fixés en terre, l'air hébété dans un silence absolu „qui dure près d'une demi-heure. Sur un signe „du *Chief Elder*, tous se lèvent, et se rangent sur „plusieurs rangs. Les uns ont des convulsions qui „se manifestent dans le visage, les jambes et les „bras. Sur un nouveau signe, tous s'étant age„nouillés, puis levés, le chef entonne un chant sans „paroles, chant nasal et guttural. Après un troi-

(1) Voyez Grégoire, Hist. des Sectes, t. I, p. 172-181.

„sième silence, sur un autre signe, nouvelle évolu-
„tion. Les hommes quittent leurs habits qu'ils ac-
„crochent, et leurs chapeaux et restent sans gilets.
„Il entonne un air; alors tout se met en mouve-
„ment, un saut et une révérence en face, autant
„à droite et à gauche, en arrière, puis douze sauts
„et douze révérences en face. Ces scènes durent
„pendant trois heures. Le service fini, chacun re-
„prend habit et chapeau, et tous sortent deux à
„deux, les bras croisés sur la poitrine et à pas
mesurés (1)." Ces pauvres insensés s'imaginent qu'ils ne peuvent échapper aux regards de leurs ministres, et que ceux-ci ont le pouvoir de converser avec les morts et avec les troupes innombrables d'esprits bons et mauvais.

Telles sont les extravagances auxquelles se livrent des hommes d'ailleurs respectables par l'intégrité de leurs moeurs, par leur travail et par leur industrie. Et ce qui a droit surtout d'étonner, c'est que ce ne sont pas seulement des ignorants, des hommes *obscurs* qui donnent dans ces folies, et leur nombre n'est pas assez restreint pour être indigne de fixer l'attention. On les compte par

(1) Voyez Liancourt, t. II, p. 327 et suiv.

milliers ces sectaires; ils existent encore, ils prennent chaque jour un accroissement nouveau, et des ecclésiastiques pieux, instruits, que recommandent également leurs vertus et leurs talents, approuvent, révèrent, conseillent ces inepties et les partagent (1).

La propagation des lumières, l'augmentation des connaissances, les progrès du bon sens et de la raison n'ont point suffi pour empêcher toutes ces folies. Paris, la ville la plus civilisée; Paris, cette capitale du monde savant; Paris, centre commun des beaux-arts, n'a point échappé à la contagion, et s'est vue le théâtre de superstitions non moins grossières.

En 1731 (2) elle retentit des prétendus miracles opérés sur les *convulsionnaires*, et vit la foule applaudir à ces fables et leur donner sa foi. Le bruit s'étant répandu que la terre de la fosse du diacre Pâris opérait des merveilles, on en fit

(1) Le révérend Rees, distingué par ses talents et par son activité, leur a apporté une constitution ecclésiastique, et le traducteur américain de Liancourt fait remarquer que la secte a reçu nouvellement plusieurs émigrants du pays de Galles. Voyez Grégoire, t. I, p. 179.

(2) Voyez Grégoire. Hist. des Sectes, t. I, p. 379-400.

des envois à plusieurs malades, et une foule de personnes distinguées se rendirent à son tombeau pour en essayer l'efficacité sur elles-mêmes. La sensation occasionnée par ces événements fut telle, qu'ils furent discutés en plein Parlement, et que l'archevêque de Paris, Vintimille, fut obligé de publier une ordonnance contre le culte qu'on rendait au diacre, et contre les convulsionnaires. Cependant leur nombre ne fit qu'augmenter, et l'on en compta bientôt 800. Ces insensés prétendaient être guéris par la vertu de la terre de la fosse, et leur guérison était précédée de convulsions et de contorsions violentes. „Les filles et les femmes, „qui jouaient un grand rôle dans ces spectacles, „excellaient surtout dans les gambades, les culbutes „et les jeux de souplesse. Là, une convulsionnaire „puisait avec une cuiller de l'air dans une assiette „vide, la portait à sa bouche, se faisait la barbe „avec le manche d'un couteau devant un miroir, et „catéchisait pour imiter le diacre Pâris lorsqu'il sou„pait, se rasait et catéchisait. Une seconde recevait „cent coups de bûche sur la tête, sur le ventre et sur „les reins; une troisième étant couchée de son long „sur le dos, on étendait sur elle une planche, et

„sur cette planche étaient plus de vingt hommes (1)". Quelquefois le corps du convulsionnaire s'élançait en l'air et retombait de son propre poids; s'il y avait contusion, on la guérissait en y appliquant de la terre de la fosse.

Plusieurs nuances s'établirent entre ces enthousiastes. L'un, nommé Vaillant, se fit passer pour le prophète Élisée, et trouva des sectateurs (2). On prétendit aussi que le prophète Élie était lui-même *convulsionnaire* ou *secouriste*. Quelques-uns de ces insensés, soutinrent qu'ils avaient reçu le don de prophétie, et dans un ouvrage qui parut en 1792, et qui avait pour titre, *Recueil de prédictions intéressantes, faites en 1733 par diverses personnes, sur plusieurs événements importants*, ils prétendirent avoir annoncé, en termes clairs, l'affaire de Réveillon, la chute de la Bastille, l'émigration, et la constitution civile du clergé.

Eh bien! qui le croirait? ces absurdités ont trouvé nombre d'apologistes. Montgeron, conseiller

(1) Voyez Grégoire, Hist. des Sectes, t. I, p. 381.

(2) Voyez Lettres de Soanen, t. VI, p. 47.

au Parlement, fit trois gros volumes in-4° pour vanter les convulsions et les coups de bûche. Colbert (1), évêque de Montpellier, admit ces miracles comme vrais. Rollin, le chevalier Folard, d'Étemare, Guillebert de Rochebone et Guidi, connus pour avoir été des hommes de bien, crurent et approuvèrent ces sottises; et le père Lambert enfin, qui a montré un talent distingué, et qui a fait plusieurs ouvrages fort estimés, s'est montré constamment le fauteur des *convulsions*; il prétend que l'*oeuvre* a pour but la venue d'Élie, le retour des Juifs, la réjection du Formulaire et de la bulle *Unigenitus*.

Le *convulsionisme* n'est point anéanti; il compte encore des partisans à Lyon, à Paris, à Pontoise et dans les villages voisins; et dans ces réunions, on allie quelquefois ce que la religion a de plus sacré, avec ce que la débauche a de plus infâme.

Enfin, le plus grand exemple qu'on puisse donner des écarts où peut précipter une imagination déréglée, est sans contredit celui de Sweden-

(1) Voyez OEuvres de Colbert, Ev. de Montpellier. Cologne, 1740, t. II, p. 202 et 204.

borg [1], et de la secte qu'il a fondée. Ce rêveur par excellence, après s'être distingué dans l'étude des sciences naturelles, passa de l'étude du monde physique à celle du monde intellectuel; il se fit théosophe, et prétendit avoir une communication fréquente et immédiate avec les *êtres spirituels.*

Dans son ouvrage intitulé, *des Merveilles du Ciel et de l'Enfer*, etc., il rendit un compte exact de tout ce qu'il avait vu et entendu dans ces régions inconnues du reste des humains.

Il prétend qu'il a conversé face à face avec les anges, et que ceux-ci lui ont donné accès dans leurs demeures; ces maisons (car il y en a dans le ciel), ces maisons, dit-il, sont disposées comme les nôtres, mais beaucoup plus belles et avec des appartements variés et commodes; elles sont entourées de jardins et de vergers magnifiques. Elles sont rapprochées, distribuées en villes, et ces villes en rues et en squares. Quant aux anges, ils ont la forme humaine, et sont vêtus, ou paraissent l'être, excepté ceux du ciel supérieur qui sont nus; car il y a trois cieux composés chacun d'une

(1) Voyez Grégoire, t. 1, p. 213-230.

multitude innombrable de sociétés. Les anges ont une manière d'écrire qui leur est propre, et l'on ne parle qu'une seule langue, ce qui facilite prodigieusement les communications. Il y a des anges mâles et des anges femelles; mais le *bon* et le *vrai* sont les seules générations résultantes des mariages qu'ils contractent.

Ce n'est pas tout, il y a encore des *temples* dans le ciel: on y prêche, c'est un ange qui fait l'office, et Swedenborg a quelquefois assisté à ces sermons; ils sont éloquents. Il y a aussi des *villes* dans l'autre monde, elles ressemblent fort à celle de Londres; les Anglais s'y rendent la plupart après leur mort. Les villes hollandaises ont une structure singulière, les habitants y sont très-défiants. Les Juifs sont gouvernés par des Juifs convertis au Christianisme, ils négocient en pierres précieuses. Mélancthon n'ose pas tant se faire voir, parce qu'il a une peau d'ours. Calvin est dans le ciel, mais Luther est en enfer, et Louis XIV gouverne au ciel une bonne Société de Français. Swedenborg prétend avoir conversé avec lui et avec Louis XV, qu'il a dissuadé de faire accepter la bulle Unigenitus. A tous ces détails, il ajoute une

statistique détaillée du ciel, de l'enfer et des planètes, dont il décrit avec soin les habitans et les moeurs.

Il semble qu'un fou pareil ait dû être envoyé tout de suite aux petites maisons. Nullement; ce visionnaire a été cru sur parole, même par des gens connus dans la littérature. Les suédois Wadstrom et Sparmann allèrent tout exprès en Afrique pour y voir la *Nouvelle-Jérusalem* que Swedenborg avait placée dans ce pays. Lavater lui écrivit pour lui demander très-sérieusement quand il pourrait voir un de ses amis qui était mort: et Gustave III, connu par son penchant pour la doctrine des *théosophes*, avait une propension marquée pour cette secte nouvelle.

Il vécut honoré, estimé; quand il mourut, Sandel prononça son éloge à l'Académie des sciences de Suède, dont Swedenborg était un membre distingué. Il avait alors plus de 2000 sectateurs. Il compte encore aujourd'hui des chapelles à Bristol, Birmingham, Londres, Manchester; et parmi nous, plus d'un fidèle égaré comme lui, se nourrit en secret de ses rêves.

A ce récit abrégé des humaines folies, je

crois ne devoir ajouter aucune espèce de commentaire, et je conclus, sans crainte d'être démenti :

En matière de foi, il ne faut pas se livrer à l'imagination d'une manière exclusive, car elle pourrait facilement égarer.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DE LA RAISON.

En étudiant les effets du sentiment et de l'imagination sur nos croyances religieuses, nous venons de voir à quelles extravagances ces deux facultés ont conduit, et jusqu'à quel point elles ont dénaturé la pure lumière de l'Évangile.

L'homme sera-t-il donc l'éternel esclave de l'erreur! le ciel a-t-il en vain parlé! à quoi nous sert cette révélation d'en-haut, si nous la ravalons à notre propre folie? la Bible ne sera-t-elle qu'un instrument inutile qui se brisera dans nos mains? Non, car nous avons la *raison* qui peut et qui doit nous éclairer.

C'est pour l'avoir méconnue que l'homme a converti l'oeuvre céleste en un amas de superstitions grossières, fruit d'une imagination délirante

ou d'un sentiment exalté. Si l'on avait écouté sa voix puissante, la religion chrétienne, toujours pure et sans tache, belle de sa beauté native, aurait peut-être déjà conquis l'univers. L'arbre de vie étendrait ses racines d'un bout du monde à l'autre, et les nations chrétiennes se reposeraieut en paix à l'ombre de ses rameaux. Mais on a voulu la proscrire cette raison suprême, on a voulu l'exiler de son trône, on a dit qu'elle *profanait* les mystères, et qu'en matière de foi elle devait se soumettre et se taire. Dès-lors on a substitué aux enseignements divins les caprices des imaginations humaines. Il n'y a sorte d'erreur qu'on n'ait préconisée; on a fait dire à la Bible tout ce qu'on a voulu, et l'homme dogmatisant à son gré, s'est mis à la place de l'Éternel.

Au milieu de cette tempête d'opinions opposées, comment parvenir à contempler la céleste vérité dans sa pureté première? Je l'ai dit, un seul moyen nous reste, c'est la *raison.* C'est la *raison*, dit Saint-Augustin, *qui nous fournit la démonstration des vérités de la foi*, et *doit leur soumettre notre créance* (1). C'est la *raison* qui

(1) Voyez Guillon, Collection des Pères, t. XXI, p. 161.

dissipe l'ignorance et l'erreur, c'est elle qui nous apprend à discerner le vrai du faux. Dieu nous l'a donnée comme une lumière qui doit nous diriger, comme une armure qui doit nous défendre; c'est le *pilote du navire* (1), selon la belle expression de Chrysostôme. Sans la raison, point de vérité; sans la raison, point de certitude; sans la raison, point de christianisme; car elle est la base sur laquelle repose la religion tout entière; elle est la pierre angulaire de l'édifice: ôtez-la, le reste croule, il n'y a plus qu'erreur, illusion, mensonge.

On a beaucoup médit de la raison: une femme d'esprit a cru pouvoir la stigmatiser en deux vers. Chez les anciens et les modernes quelques sophistes ont voulu la nier. Mais le genre humain tout entier s'est chargé de la réponse, et d'un pôle à l'autre, à chaque nouvelle aurore, tout ce qui porte le nom d'homme se règle sur ses lois.

Bien différente du sentiment et de l'imagination, dont l'essence échappe à l'analyse, la raison humaine porte en elle-même des éléments certains, éternels, immuables, comme l'essence infinie dont

(1) Voyez Guillon, Collection des Pères, t. XII, p. 262.

elle émane. Une analyse approfondie peut découvrir ces lois, et même on a pu les compter.

De tous les philosophes qui se sont occupés des facultés de notre ame, deux seuls, dans l'immense intervalle des siècles, ont osé pénétrer dans les profondeurs intimes de notre intelligence, et ont dit à la raison : Voilà tes lois.

Aristote le premier se chargea de cette entreprise périlleuse, mais sublime. Il fit ce que Pythagore et Platon n'avaient pas osé faire. Soumettant à un examen sévère nos idées qu'il avait classées en catégories, il en dressa le compte, et les âges suivants n'y ont rien ajouté. Gloire à lui! Dès-lors le temps emporta dans son vol bien des générations de savants, et Aristote n'avait pas de successeur. Enfin Kant parut; ce génie profond renouvela l'entreprise du philosophe grec; il essaya d'énumérer à son tour les lois de la pensée, et son travail, supérieur encore à celui d'Aristote, l'a pleinement confirmé. Après ces deux grands hommes, la liste des éléments de la raison doit être fermée, et tout ce que le génie peut maintenant essayer, c'est d'en réduire le nombre (1).

(1) C'est ce qu'a fait Victor Cousin. Il réduit les lois

Ces éléments, quels sont-ils? les voici:

La raison humaine, de quelque manière qu'elle se développe, quel que soit le sujet qu'elle aborde, soit qu'elle s'arrête à l'observation des phénomènes qui nous entourent, soit qu'elle descende dans le sanctuaire intime de la conscience, ou que, plus audacieuse, elle s'élance vers un monde invisible et saisisse la cause première d'où l'univers découle, la raison humaine ne conçoit toutes choses que sous la raison de deux idées. C'est la loi fondamentale qui la régit.

Examine-t-elle les nombres et la quantité? elle ne peut y trouver autre chose que l'unité et la multiplicité. S'occupe-t-elle de l'espace? elle conçoit un espace limité, borné; ou l'espace sans limites, l'espace des espaces, l'espace absolu. Songe-t-elle à l'existence? elle ne peut concevoir que l'existence absolue ou l'existence relative. Songe-t-elle au temps, aux formes, au mouvement, ou à l'action? même loi. C'est un temps déterminé ou un temps absolu, ce sont des formes finies ou des formes infinies, ce sont des actions bornées, des

d'Aristote à deux: la loi de causalité et celle de la substance. Voyez Cousin, Fragments philos., Préface, p. xx.

forces relatives, secondaires ou une force absolue. Pense-t-elle à tous les phénomènes extérieurs ou intérieurs? là encore elle ne peut concevoir que deux choses: le phénomène et la substance, c'est-à-dire l'être comme *simple apparence*, et l'*être en soi*. Dans la pensée, elle conçoit des pensées relatives, et le principe éternel de la pensée. Dans le monde moral enfin, aperçoit-t-elle quelque chose de beau ou de bon? elle y transporte invinciblement cette même catégorie du fini et de l'infini, qui devient ici le parfait et l'imparfait (1).

Tels sont les éléments de la raison. Monde physique, monde intellectuel, monde moral, tout est soumis à ces deux idées. La raison ne se développe et ne peut se développer qu'à ces deux conditions. L'immensité, l'éternité, la substance absolue et la cause absolue, la perfection et l'unité d'une part; et de l'autre, le multiple, le phénoménal, le relatif, le limité, le borné, l'imparfait, ou pour plus de rigueur encore, le fini d'une part, et l'infini de l'autre: telles sont les deux idées fondamentales sous la raison desquelles l'intelli-

(1) Voyez Victor Cousin, Cours de philosophie, 1828, et Fragm. philos. Préface, p. XVI et suiv.

gence humaine s'exerce et ne pourrait pas ne pas s'exercer.

Mais la raison humaine ne s'arrête pas à ces deux idées, qui sont pour elle nécessaires, coexistentes. Elle va plus loin, elle saisit le rapport qui les lie, et c'est là qu'arrive la notion de *cause* (1), troisième élément de la raison, qui nous explique comment l'infini a pu produire le fini et saisit le rapport de génération, qui tire le second terme du premier. Tout est compris dans ces trois éléments essentiels; tourmentez votre intelligence, épuisez-vous en abstractions, méditez, creusez, sondez, analysez, et vous ne pourrez concevoir autre chose que le fini, l'infini et leur rapport: hors de là, rien n'est possible et la raison troublée ne voit plus qu'un désert et la nuit.

Munie de ces trois éléments, qui composent une véritable trinité, car il y a une unité rigoureuse dans cette triplicité, la raison s'élance vers le monde qui l'entoure, et embrasse dans ses vastes conceptions l'humanité tout entière. Maintenant, pourra-t-elle tout soumettre à ses investigations audacieuses? ou bien se verra-t-elle arrêtée dans

(1) Voyez Victor Cousin. Cours de Philosophie, 1828.

son essor sublime? L'horizon qui s'ouvre devant elle, sera-t-il sans limites? ou trouvera-t-elle dans son vol des bornes infranchissables? Oui, et c'est ici le premier point que nous sommes forcés d'établir; la raison est *limitée*, c'est elle-même qui dicte son arrêt. La raison est *limitée*, c'est-à-dire, il est une certaine classe d'objets qui pour elle seront toujours couverts d'un voile impénétrable. Ces limites, quelles sont-elles? Question de la plus haute importance, mais qu'il n'est pas facile de résoudre.

De tous les philosophes qui se sont occupés de cette matière, Locke me paraît seul avoir le plus franchement abordé la question. L'a-t-il pleinement résolue? je ne le crois pas. Et d'abord, il y a une distinction très-importante à faire à laquelle il n'a pas même songé. Quand je dis la raison a des *limites*, je prends le mot *limite* dans un sens absolu et non pas dans un sens relatif, c'est-à-dire, je n'entends pas les bornes que la raison n'a pas encore su franchir, mais celles qu'elle ne pourra jamais franchir; celles qui, résultant de l'essence même de sa nature, existeront toujours tant qu'il y aura des hommes sous le soleil, à

quelque degré de perfectionnement qu'on les suppose d'ailleurs parvenus.

La question ainsi posée, je me demande quels sont ces objets fermés pour toujours à notre intelligence? Et d'abord, je crois superflu d'établir avec Locke que notre connaissance s'arrête là où nous manquons d'idées: là où il n'y a pas d'idées, il n'y a pas de connaissance possible, les objets sont pour nous, comme s'ils n'étaient pas, et l'ignorance est absolue (1). Le propre du mystère (2) n'est pas de nous être entièrement inconnu, c'est de n'être aperçu qu'en partie par notre intelligence. Ainsi tous les objets qui tombent sous nos sens, nous apparaissent avec le caractère d'une évidence complète, qui entraîne à

(1) Ainsi, par exemple, un aveugle ne peut pas nier les couleurs, comme le prétend Locke, parce que rien dans son esprit ne correspondant au mot *couleur*, et cet objet ne pouvant tomber sous ses sens, il ne peut raisonnablement rien nier ou affirmer sur ce sujet.

(2) En théologie, il serait bien important de préciser ce qu'on doit entendre par ce mot mystère; car c'est à de fausses notions sur ce terme qu'on doit une grande partie des disputes qui divisent les théologiens entre eux.

l'instant notre assentiment, ou sous un *clair obscur* qui arrête et limite notre connaissance. Le mystère commence donc où l'évidence cesse. A quel degré le mystère devient-il absolument impénétrable? C'est là ce qu'il faudrait préciser.

Si l'on en croit Locke, deux classes d'objets nous seront toujours presque entièrement inconnues, les corps et les esprits. Les corps, à cause de leur extrême petitesse ou de leur trop grand éloignement; les esprits, parce que ne tombant pas sous nos sens, il nous est impossible de nous faire une idée distincte de leurs différents ordres ou de leurs différentes espèces. Quant aux deux premières causes assignées par Locke, relativement à l'ignorance où nous serons toujours des corps, savoir, la petitesse et l'éloignement, ces deux causes ne me paraissent pas devoir faire deux limites infranchissables. A juger des progrès futurs des sciences expérimentales par ceux qu'elles ont faits depuis quelques siècles seulement, le champ des découvertes est immense, et ces résultats probables sont peut-être au-delà de tout ce que nous pouvons actuellement imaginer. Qu'on suppose un microscope dix millions de fois plus pénétrant que celui

de Wilson, et l'on pourra voir dans une molécule d'eau presque imperceptible un petit animal dix millions de fois plus petit que la mite (1). Qu'on suppose une capacité vingt fois supérieure à celle d'un Kepler, d'un Descartes ou d'un Newton, armée d'un télescope dix mille fois plus perfectionné que celui dont Galilée fut l'inventeur, et les merveilles des cieux seront offertes à nos regards enchantés.

Je vais plus loin, je crois même qu'en dépit des prédictions du philosophe anglais, nous pourrons atteindre une fois à la parfaite connaissance de la constitution des corps qui nous environnent, de leurs puissances, et de leurs opérations. Rien n'empêche qu'on ne parvienne un jour à connaître, je ne dis pas seulement les secondes qualités des corps, mais encore leur liaison intime et nécessaire avec les qualités premières, et jusqu'à la nature de ces premières qualités, savoir la grosseur, la figure, et la contexture des molécules insensibles. Peut-être même trouvera-t-on la connexion qui existe entre ces premières qualités, car nous en

(1) Bonnet se livre à cet égard aux plus brillantes espérances. Voyez Bonnet. Insectologie, t. 1.

connaissons déjà quelques-unes, et la dépendance nécessaire qui existe entre elles ne nous a point échappé. Ainsi, par exemple, la figure suppose nécessairement l'étendue, et la réception ou la communication du mouvement par voie d'impulsion suppose la solidité. Je ne vois donc pas d'obstacle nécessaire à ce qu'une fois nous puissions connaître les élémens dont un corps est composé, et à déterminer par cette seule connaissance les effets que ce corps doit produire. Ainsi, par exemple, on pourra une fois en venir au point de dire:

Tels éléments d'une plante étant connus, elle aura sur l'homme telle influence; comme nous disons aujourd'hui par voie d'observation seulement: la ciguë tue l'homme, et l'opium l'endort.

Où donc est la limite? Au *comment* de ces opérations: c'est le principe interne de ces puissances corporelles, c'est la vie cachée de ces molécules insensibles, c'est le *pourquoi* de la chaleur, de la lumière, de l'attraction, du mouvement; c'est l'ame du monde enfin; c'est l'*essence* des corps, qui nous sera éternellement cachée. Que le génie étende indéfiniment ses recherches, qu'à chaque siècle il interroge la nature tout entière,

qu'il descende au fond de ses abîmes, il pourra peut-être arracher à l'univers son organisation, ses lois; mais le *secret* de ces lois, il ne le saura jamais; pour le connaître il faut être Dieu même, et le plus grand physicien possible, se verra toujours arrêté comme Newton devant le *pourquoi* de la feuille qui tombe.

Si l'essence des corps doit toujours être inconnue, l'essence des *esprits* le sera bien davantage; car, comme ils ne tombent pas sous nos sens, ils se dérobent entièrement à l'analyse. Tout ce que l'on peut en dire, c'est qu'ils existent; c'est que l'ame de l'homme n'est point corps: mais la nature de cette ame, mais son influence sur la matière, mais le lien qui l'unit à nos corps, mais l'espèce d'action et de réaction que tous les deux exercent l'un sur l'autre, mais la différence de sa nature comparée à l'essence divine, et l'essence divine elle-même, voilà autant de problèmes à jamais insolubles pour la raison.

Enfin, tous les êtres qui m'entourent sont des êtres finis: puisqu'ils sont finis, ils sont successifs; étant successifs, les lois qui les constituent peuvent changer et doivent nécessairement changer. Quand

de l'être, comme simple phénomène, ils auront passé à la non existence apparente, quelles formes revêtiront-ils? quels nouveaux rapports auront-ils à soutenir? que deviendront-ils? en un mot, l'avenir de chaque être fini; voilà un troisième et dernier problème que la raison ne peut trancher; car pour le résoudre, il faudrait connaître l'essence même de l'infini d'où le fini procède, et nous avons déjà vu que cette connaissance nous est refusée.

Ainsi donc, trois choses nous seront toujours cachées ici-bas: l'essence des corps, l'essence des esprits, et la destinée des êtres contingents. Or, pour en revenir à nos deux catégories précédemment énoncées, la raison perçoit bien le fini, mais elle ne peut en connaître l'essence. La raison perçoit bien l'infini, mais elle ne peut en pénétrer l'essence. Enfin, la raison saisit bien les rapports actuels que le fini soutient avec l'infini, mais les rapports futurs qui peuvent et qui doivent exister entre ces deux catégories lui sont entièrement inconnus.

Telles sont les limites infranchissables posées à notre intelligence par l'Auteur de notre être. Ces limites, c'est la raison elle-même qui les reconnaît

et les avoue. Elles ne sont pas pour tel ou tel être en particulier; ce n'est pas à telle ou telle époque de la civilisation qu'elles appartiennent. Ces limites caractérisent l'humanité tout entière; elles sont de tous les temps, de tous les lieux, de tous les pays; elles défient tous les efforts possibles de notre intelligence; elles existent pour l'ignorant comme pour le savant, et le pâtre des montagnes en sait autant que Leibnitz lui-même sur le profond mystère de la tombe. Le plus bel emploi que l'homme puisse faire de sa raison, c'est de convenir de ces limites et de ne pas vouloir les franchir. Hors d'elles, il n'y a pour lui qu'obscurité, confusion, ténèbres. Les confesser et les reconnaître, c'est le plus bel hommage que la créature puisse adresser à son Auteur (1).

(1) Le grand Rousseau connaissait bien ces limites, quand il s'écriait dans le sentiment profond d'une humilité sublime: „O mon Dieu, plus je m'efforce de contempler ton essence infinie, moins je la conçois; mais „elle est, cela me suffit. Moins je la conçois, plus je „l'adore, je m'humilie, et lui dis: Etre des êtres, je suis, „parce que tu es; c'est m'élever à ma source que de te „méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison „est de m'anéantir devant toi; c'est mon ravissement

Mais si la raison reconnaît qu'elle a des *limites*, il est en même temps une classe nombreuse d'objets sur lesquels elle a des données parfaitement certaines, et qui lui apparaissent avec le caractère d'une évidence telle que le contraire impliquerait l'impossible ou l'absurde. De ce nombre sont les premiers principes sur lesquels repose toute connaissance humaine. Ces premiers principes, Reid les distingue en deux catégories: ceux qui font la base première des vérités contingentes, et ceux qui sont la base des vérités nécessaires (1).

Si l'on examine avec soin ces deux catégories du philosophe écossais, on trouvera qu'elles rentrent l'une dans l'autre, et que tous les premiers principes des vérités nécessaires découlent immédiate-

„d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse que de me sentir accablé du poids de ta grandeur". Emile. — Victor Cousin a cru cependant en savoir plus que Rousseau: „Dieu est si peu incompréhensible, dit-il, que ce qui „constitue sa nature, ce sont précisément les idées, les „idées dont la nature est d'être intelligibles". Comparez et jugez. Voyez Emile t. III, p. 17 et 18. Cousin. Cours de philosophie, 1828, cinquième leçon p. 18.

(1) Voyez Thomas Reid. Essai sur les facultés de l'esprit humain, t. v, p. 93 - 160.

ment des premiers principes des vérités contingentes, et même les présupposent. Je ne suivrai donc pas Reid dans son énumération qui me paraît incomplète sous de certains rapports, et réductible sous d'autres. Je dois envisager ici, quelles sont les notions dont la raison peut affirmer l'existence, sans craindre de se tromper; et pour les découvrir la voie analytique me paraît la meilleure. Quels sont donc ces premiers principes qui sont pour nous la base de toute connaissance et de toute certitude? Les voici:

Le premier, est la *conscience* (1); ce qu'elle atteste existe. De tous les premiers principes, c'est le seul qui n'ait pas été mis en question. Les plus déterminés sceptiques ont été forcés de le reconnaître, et Hume lui-même, Hume qui anéantit les esprits et les corps, le temps et l'espace, le pouvoir, l'action, la causation, qui anéantit jusqu'à son propre esprit, Hume le reconnaît et le croit. Le second principe nécessaire qui se joint immédiatement au premier dans l'ordre de l'acquisition de nos connaissances, est celui-ci: les pensées, les sensations, et les passions dont j'ai la

(1) *Sens intime.*

conscience, sont les pensées, les sensations, et les passions d'un être que j'appelle *moi;* sans cela point de personnalité, *et nous ne sommes qu'une succession d'idées et d'impressions corrélatives* (1), c'est-à-dire : le chaud, le froïd, le plaisir, la douleur, etc. Enfin, le troisième principe certain, que la raison proclame et qui se joint immédiatement aux deux autres, est ce dernier : les objets que nous percevons par le ministère des sens existent réellement, et ils sont tels que nous les percevons. En vain Descartes, Mallebranche, Arnauld, Locke, Norris, Collier, Berkeley, Hume, ont-ils voulu nier l'évidence de ce principe. Le genre humain qui en sait plus que les philosophes s'est moqué de leur incrédulité; le sens commun a triomphé de ces vaines arguties, et le laboureur grossier, qui n'a jamais entendu parler des disputes de l'école, n'en continue pas moins à tracer son sillon, sans croire que le champ qu'il arrose de ses sueurs n'est qu'une illusion des sens, une idée de l'esprit, une erreur, un fantôme. La *conscience,* comme fait, le *moi* comme être pensant et personnel, le *non moi,* comme source certaine et réellement exi-

(1) C'est ce qu'a prétendu Hume.

stante de toutes nos sensations, tels sont les trois grands principes que saisit de prime-abord l'intelligence humaine, qu'elle regarde comme évidents, et qui deviennent la base sur laquelle elle édifie toutes ses autres connaissances.

De ces trois principes, que la Raison perçoit presque simultanément, découlent un certain nombre de vérités nécessaires qu'on appelle *axiomes*; principes encore évidents par eux-mêmes et qui ne peuvent avoir de démonstration possible. On en trouve dans toutes les branches de la science humaine; ils sont les fondements nécessaires sur lesquels elle repose.

Il y a des axiomes mathématiques, Ex.: Le tout est plus grand que sa partie. Le tout est égal à la somme de ses parties. Deux grandeurs égales à une troisième sont égales entre elles.

Il y a des axiomes en grammaire, Ex.: Il n'y a pas de phrases complètes sans verbe. Tout adjectif d'une phrase appartient à un substantif exprimé ou sous entendu, etc.

Il y a des axiomes en logique, Ex.: Toute proposition est vraie ou fausse. Une proposition ne peut être vraie et fausse en même temps. Le

raisonnement qui roule dans un cercle ne prouve rien, etc.

Il y a des axiomes en matière de goût; savoir, les principes éternels sur lesquels reposent les beaux arts; la *poésie*, *la musique*, la peinture, l'éloquence, le théâtre, ont des règles fondamentales qui n'ont jamais changé et ne pourront jamais changer.

Il y a aussi des axiomes en morale, Ex.: Un agent qui n'est pas libre n'est pas responsable. Une action injuste mérite le blâme. Dans l'ordre du mérite, une action généreuse vient avant celle qui n'est que juste, etc.

Enfin, il y a encore des axiomes en métaphysique, Ex.: Nos facultés ne sauraient nous tromper. Tout ce qui commence à exister est produit par une cause. Les marques évidentes de l'intelligence et du dessein dans l'effet prouvent un dessein et une intelligence dans la cause, etc.

Tous ces axiomes ont un caractère égal d'évidence; il n'y a pas du plus et du moins dans le degré de leur certitude, car la vérité est une; et, dans ce sens, la morale me paraît aussi bien démontrée que la géométrie; et le goût, que la logi-

que, la métaphysique ou la grammaire. Ces axiomes se refusent à toute démonstration, on ne peut pas les prouver; ils sont, parce qu'ils sont. Il faut les admettre ou les nier, les refuser ou les croire. S'ils ne sont pas, point de certitude; tout rentre dans un pyrrhonisme absolu; le monde n'est qu'un rêve, et le fameux enthymême de Descartes, *je pense, donc je suis,* n'est qu'un misérable sophisme.

Mais s'ils existent au contraire comme, tous les hommes l'attestent, si même ils ne peuvent pas ne pas exister, alors la certitude est possible, que dis-je, elle est nécessaire, et la cause de la Raison humaine est gagnée.

Il y a donc, en dépit des sceptiques de tous les âges, des principes certains, évidents, éternels que la raison reconnaît, qu'elle a droit d'affirmer et dont elle ne peut douter sans s'anéantir elle-même. Ces premiers principes, la raison les perçoit d'une manière spontanée et sans le secours de la réflexion (1). Aussi sont ils communs à tout

(1) C'est ce que Cousin a développé fort au long dans ses Fragments, et c'est ce qu'il appelle la *Spontanéité de la raison*, ou l'*Aperception pure.* Voyez Cousin. Cours de philosophie, 1828, Sixième Leçon, p. 14 et suiv.

individu, quel que soit d'ailleurs le degré de son intelligence et de son éducation; en sorte que, considérée sous ce point de vue élémentaire, la raison du Hottentot stupide en sait autant que celle du philosophe le plus exercé.

Eh bien, c'est à ces premiers principes évidents, communs à tout être qui pense, qu'il faut toujours en revenir, si l'on veut connaître la vérité. L'erreur n'est possible qu'autant qu'on s'en écarte, ou qu'on ne saisit pas les rapports qui les lient avec les vérités qu'on en déduit.

Si donc, en dernière analyse, de toutes nos facultés, la Raison est la seule qui possède en elle-même des éléments certains, la Raison seule est *infaillible,* et seule, elle doit avoir le noble privilége de régler notre foi. C'est par elle que nous sont révélés le monde des corps et le monde des esprits; c'est par elle que nous avons la conscience de ce qui nous entoure, et la conscience de nous-mêmes; c'est sur elle enfin, que repose l'édifice entier de toutes nos connaissances. C'est donc à elle seule qu'il faut nous adresser en religion, comme dans les autres sciences, si nous vou-

lons trouver la vérité. La thèse que je soutiens me paraît donc maintenant rigoureusement prouvée, et je me crois fondé à conclure :

En matière de foi, la Raison doit servir de règle au Sentiment et à l'Imagination.

Mais il ne suffit pas d'avoir reconnu, démontré la vérité de ce principe, il faut encore l'appliquer à la Révélation, pour en faire connaître les avantages et les heureuses conséquences pour la pureté de la foi. Forcé de me restreindre dans de justes limites, je me bornerai presque à indiquer :

En Religion, quels sont les premiers principes que la raison nous révèle? je n'en connais qu'un, c'est Dieu, c'est le grand Être d'où l'univers découle. A peine l'homme s'est-il assuré de son existence et de celle des objets qui l'entourent, qu'il s'élève aussitôt par la notion de cause à la conception d'un Être tout puissant, éternel, infini, source première de ce qui existe; l'idée de la contingence l'amène invinciblement à l'idée du nécessaire, et le fini a conçu l'infini. Ce Dieu que l'univers révèle à la raison, du moment où l'homme le conçoit, devient pour lui le type absolu de la perfection; il le revêt de force, de grandeur, de

bonté, de sagesse, et tout cela sans limites. *Dieu et ses perfections*, tel est donc le premier principe que la raison perçoit, et qui fait la base de toute religion possible.

En vain Bayle et d'autres philosophes ont-ils voulu prétendre que cette notion surpassait la portée du commun des humains. Jusqu'à présent nos mépris superbes ont trop souvent voulu ravaler le vulgaire. A quelque degré d'ignorance qu'on suppose un homme descendu, l'homme n'est-il pas toujours homme? et comme tel, ne peut-il pas par sa pensée s'élever à son auteur? Qu'il se courbe devant un fétiche; qu'il adore le soleil ou les astres, la terre ou la lumière; qu'il se prosterne devant la peau d'un castor ou d'une zibeline, n'est-ce pas toujours le grand Dieu qu'il révère sous ces symboles plus ou moins grossiers? n'est-ce pas à l'Être mystérieux, inconnu, que sa raison devine, qu'il adresse les hommages de son coeur? et le sauvage le plus stupide en apparence, ne s'élève-t-il pas cependant à l'idée du Manitou suprême et du grand Esprit de la mer et des cieux (1)? La no-

(1) Voyez Benjamin Constant. De la Religion, t. 1, p. 270-271.

tion d'un Être suprême est donc commune à tout être qui pense; l'univers et la conscience le révèlent, le délire seul put jamais en douter.

Dieu : telle est donc l'idée prototype, base unique de toute religion. C'est à cette idée comme premier principe universel que s'adresse la révélation, et le Christianisme repose tout entier sur cette seule base, *Dieu souverainement* parfait. Sans cette notion, il n'y a pas de révélation possible; car le seul mot de révélation présuppose l'existence d'un être déja perçu par l'intelligence humaine et qui veut se manifester à elle. C'est donc à ce premier principe que nous devons rapporter toute révélation pour la juger; nous n'avons pas d'autre critère pour connaître le divin.

On peut décider *à priori*, que toute révélation quelconque qui serait en opposition avec cet axiome, *Dieu parfait*, ne serait pas divine; car pour qu'une révélation soit divine, il faut qu'elle émane de Dieu même; or Dieu ne peut pas se contredire; il nous a fait connaître ses attributs par la raison, il ne peut donc pas se révéler à nous une seconde fois d'une manière opposée. Quand je me suis convaincu de la divinité d'une

révélation, si je veux bien connaître les vérités qu'elle renferme, et me préserver de l'erreur, je dois donc toujours ramener toutes ces vérités à ce principe, *Dieu parfait*, et rejeter toute interprétation qui lui serait contraire.

C'est pour l'avoir méconnu ce principe si simple en apparence, qu'on a trop souvent obscurci le Christianisme par un mélange impur d'opinions absurdes, indignes de la majesté du Très-Haut, et qu'on a rendu méconnaissable une religion marquée d'une empreinte toute céleste. D'où viennent ces controverses, qui, depuis dix-huit siècles, ont divisé l'Église et la divisent encore? d'où vienneut ces schismes éternels, et ces disputes interminables? d'une seule cause; c'est qu'on a méconnu d'un côté les *limites de la raison*, et de l'autre, *ses prérogatives*.

Si l'on était convenu de ces *limites*, aurait-on jamais eu l'extravagante pensée de vouloir définir l'Être Suprême? et se serait-on disputé pendant des siècles, pour savoir s'il y a trois personnes en Dieu, ou s'il n'y en a qu'une? si ces trois personnes sont distinctes, ou si elles ont entre elles une essence commune? si ces trois per-

sonnes sont trois natures à part, trois anges, trois esprits, ou seulemeut des vertus d'un seul et même être, et laquelle de ces trois natures a souffert sur la croix [1]? Si l'on était convenu de ces limites, aurait-on cherché *curieusement* quelle est la *nature* du Sauveur, si elle est *une*, ou *double*, *simple* ou *composée?* si après l'union des deux natures, il y a eu une seule volonté et une seule opération? et si, par l'union *hypostatique*, toutes les propriétés de la nature *divine* ont été communiquées ou non à la nature *humaine* du Sauveur [2]? Enfin, si l'on était convenu de ces limites, aurait-on tant disputé sur la *grace* [3], sur le *comment* de la Rédemption [4], sur l'accord de la liberté de l'homme avec la prescience divine; questions pué-

(1) Opinions diverses des Trinitaires, Antitrinitaires, Patripassiens, Sabelliens, Trithéistes, Damianites, etc.

(2) Questions agitées par les Ebionites, les Nestoriens, les Eutychiens, les Monophysites, les Monothelites, Ariens, Sociniens, etc.

(3) Pélagiens, Semi-Pélagiens, Synergistes, Augustiniens, Calvinistes rigides, etc.

(4) Voyez les disputes occasionnées dans l'Eglise luthérienne, au sujet de la justification, par Osiander, Stancarus et d'autres. Mosheim, t. IV, p. 339.

riles, à jamais insolubles, que la raison repousse et sur lesquelles elle ne peut, ni ne doit prononcer.

Et si l'on n'avait pas foulé aux pieds les droits sacrés de la raison, aurait-on fait dire à la Bible tant de choses visiblement absurdes et criminelles? Un Luther, un Amsdorf, un Calvin, auraient-ils osé dire que les bonnes oeuvres sont inutiles au salut, et même qu'*elles lui sont un obstacle* (1)? Deux grandes Églises (2) auraient-elles été divisées pour la misérable question de savoir si le corps du Sauveur pouvait être ou non présent en différents lieux dans un seul et même temps? et des docteurs fanatiques auraient-ils fait du Dieu de l'Évangile, un Dieu bizarre, injuste et sanguinaire, au-dessous du dernier des fétiches; qui damne pour sa gloire et sauve par caprice; qui voue aux flammes éternelles des générations entières, pour le

(1) C'est Amsdorf qui se laissa emporter par son zèle pour la doctrine de Luther, jusqu'à soutenir que les *bonnes oeuvres étaient un obstacle au salut*. Luther et Calvin se contentent de les regarder comme *inutiles*. Voyez Mosheim, t. IV, p. 331.

(2) L'Eglise luthérienne et les autres Eglises réformées.

péché d'un seul homme, et qui se jouant de sa faible créature, ne lui fait entrevoir le bonheur que pour le lui ravir. Qu'on ouvre avec moi les Institutions de Calvin, qu'on en tire ces quatre ou cinq propositions qui font la base de son système.

Tous les hommes sont maudits devant Dieu.

Tous les hommes sont esclaves du péché.

Ils sont tous incapables de faire le bien.

Ils n'ont tous de force que pour le mal.

Dieu, par son bon plaisir, en sauve quelques uns, et damne éternellement les autres [1].

Et qu'on apporte ce nouveau Christianisme, je ne dis pas à des docteurs, mais au rustique habitant des campagnes, et le *bon sens* du simple villageois en aura bientôt fait justice.

Oui, et l'on ne saurait trop le répéter à la génération présente, dans cette crise universelle des consciences, dans ce réveil religieux qui caractérise notre époque, dans cet élan des ames vers le divin, si l'on veut se préserver de l'erreur, et donner à ce mouvement une direction salutaire, c'est à la Raison qu'il faut en appeler pour servir de guide à la foi. Si l'on méconnaît sa voix puissante, il

(1) Voyez Calvin. Inst. chrétiennes, t. I et II.

faut se résoudre à retomber dans le fanatisme des anciens temps, et mieux vaudrait alors n'avoir jamais ébranlé le grand colosse romain. C'est la raison qui a détruit les idoles de la superstition: c'est la raison qui a dissipé les préjugés et la barbarie; c'est elle encore qui doit veiller sur son ouvrage, et rendre à la religion du Christ sa pureté première.

Et qu'on ne vienne pas nous opposer les égaremens de cette raison, et les apparentes contradictions qu'elle enfante (1). Si les docteurs se trompent,

(1) M. de la Mennais croit avoir bien prouvé contre la raison en rappelant avec emphase les innombrables opinions des philosophes, leurs disputes, et leurs contradictions sur les objets les plus importants. Il ne voit pas que, sous ces contradictions apparentes, sont cachées des vérités éternelles, admises d'un commun accord par tous ces philosophes, et que la *raison* seule a découvertes. Au reste, cette manière de raisonner n'est pas nouvelle; elle est commune à presque tous les Pères du second et du troisième siècle, et long-temps avant M. de la Mennais, Hermias s'était déja moqué des anciens philosophes en énumérant leurs *rêveries* sur la nature de l'ame. Le docteur Chrétien oubliait que par-dessus ces interprétations diverses surnageait une grande idée; l'*ame*, distincte de la matière, et que cette idée,

le genre humain ne se trompe jamais. L'erreur est partielle, elle appartient à tel ou tel siècle, à tel ou tel individu; jamais elle ne domine tous les âges et tous les individus. C'est la réflexion qui égare et qui séduit; mais la raison, dans sa force naturelle, instinctive, embrasse, saisit toujours la vérité. C'est elle qui dirige le vulgaire par ses inspirations sublimes: aussi, je le répète, le vulgaire ne se trompe jamais, et le *sens commun* que les philosophes dédaignent, n'en est pas moins *l'éternelle manifestation de l'éternelle vérité*.

Si, dans les premiers âges de l'Église, on avait écouté ce *sens commun*, l'hérésie n'aurait

c'était la Raison qui l'avait conquise. C'est donc sur le *mode* et non pas sur le *fond* qu'il y a contradiction. Enfin, pour le dire en passant, que signifie cette *raison générale* à laquelle M. de la Mennais nous renvoie comme étant seule infaillible, si la raison individuelle n'est qu'un instrument d'erreur. La raison générale ne peut être que la somme des raisons individuelles; or, si les raisons individuelles sont faillibles, la raison générale l'est aussi, et l'*autorité* croule aussi bien que la raison. Voyez M. de la Mennais, Essai sur l'indifférence en matière de Religion, t. II, p. 149 - 211, et Guillon, Collect. des Pères. *Hermias*, t. I, p. 320.

pas si tôt levé sa tête altière. On aurait cru sans disputer ces *deux* ou *trois* vérités fondamentales qui font la base du Christianisme et que toutes les sectes reçoivent parce qu'elles sont vraies. Alors on aurait eu la véritable *Unité de la foi*, non pas cette Unité despotique, sanguinaire et factice, que l'on croit follement pouvoir obtenir avec le fer des bourreaux, mais cette *Unité paisible*, résultat de l'accord unanime des consciences et de la parfaite évidence des vérités qu'il faut croire. Mais on n'a pas voulu de la droite raison, la chose était trop simple, et la vanité des théologiens n'y trouvait pas son compte. On a voulu faire aussi de la religion une *science*; il y a eu une Théologie, et dès lors l'antique simplicité du Christianisme a disparu. On s'est calomnié, disputé, massacré pour des mots, et l'Eglise n'a plus été qu'une arène sanglante, où l'on s'est immolé sans pitié.

Dix-huit siècles d'une expérience aussi funeste seront-ils donc perdus pour nous? Non, du moins nous aimons à l'espérer. La Raison reprendra ses droits à jamais inviolables. On se rappellera que la Bible s'adresse à des hommes, c'est-à-dire à

des êtres intelligents, capables de juger et de connaître, et la foi sera basée sur la Raison.

C'est à l'accord des enseignements divins avec les lumières de cette Raison suprême, qu'en appelaient les éloquents apologistes des premiers siècles, quand le Christianisme naissant avait à vaincre ses bourreaux (1), C'est à la Raison qu'en appelaient

(1) Saint Justin, dans son apologie adressée aux empereurs, montre la supériorité du Christianisme sur le Paganisme, et termine en disant: „Si cet exposé vous „paraît conforme *à la raison,* autant qu'il l'est à la vérité, „daignez, princes, le prendre en considération." Voyez Guillon, Collect. des Pères, t. 1, p. 275, et dans la seconde Apologie, il dit: „Moi-même je ne vous parle „pas de choses qui soient *opposées* à la droite raison." Athénagore, Tertullien et les autres apologistes, en appellent tous à la Raison. En général, on était bien moins dédaigneux de cette faculté dans les premiers siècles de notre ère, qu'on ne l'est aujourd'hui. Eusèbe nous rapporte que l'empereur Constantin aimait à composer des harangues pour l'instruction des peuples, dans la créance qu'il ne devait les conduire que par la Raison. Sa méthode était d'exposer:

1° Les absurdités du polythéisme,

2° Les mystères de la foi en en montrant la supériorité.

Ammonius, Pantenus et Clément d'Alexandrie, sui-

les philosophes du moyen âge, quand la Bible, défigurée par d'ignorants interprètes, n'offrait plus qu'un amas de visions absurdes, et d'imaginations ridicules. C'est à la Raison enfin qu'en appelaient ces illustres réformateurs, qui, d'un bras robuste, sapèrent cet antique édifice, élevé par la main du mensonge, et qu'adoraient en tremblant nos crédules ancêtres.

Ministres, successeurs de ces grands hommes, qui nous ont conquis la liberté d'examen; nobles soutiens de la Réforme, c'est à vous à défendre ce principe qui fait la base de votre foi. C'est au prix de tout leur sang que l'ont acheté nos

vaient la même marche. (Voyez Guillon, Collect. des Pères, t. v, p. 16.) Origène écrivait à Celse: „Nous ne vous disons point du tout: Croyez sur parole; mais, au contraire, nous vous donnons de nos dogmes les preuves les plus fortes." (Id. t. II, p. 179.) Grégoire de Nysse enseignait aux catéchistes à prouver par le *raisonnement* les mystères de la foi à ceux qui ne déféraient pas à l'autorité de l'Ecriture (Id. t. VIII, p. 74), et saint Jérôme, dans sa lettre à Magnus, vante l'importance de connaître la littérature profane et de s'en appuyer pour faire ressortir la beauté de l'Evangile, et par conséquent sa divinité (Id. t. XX, p. 161).

pères; enfants dégénérés, méconnaîtrons-nous la valeur d'un aussi grand bienfait. Non, nous dirons au philosophe, à l'incrédule, au sectaire: c'est par la *raison* que nous croyons, c'est par elle aussi que nous rejetons toute opinion qui lui serait contraire. „C'est la raison, disait un Père „de l'Église (1), qui fait la ressemblance de l'homme „avec Dieu." Elle est donc notre plus bel apanage; voulons-nous récuser le seul titre de notre véritable grandeur? C'est par le privilége de la raison que l'homme l'emporte sur toutes les créatures, c'est à cette faculté précieuse qu'il doit son sceptre et sa couronne. „C'est par elle, disait St. Chrysos„tôme (2), qu'il a bâti les cités, fécondé la terre, „traversé les mers profondes, fait un si grand „nombre d'utiles découvertes, dompté les animaux „les plus féroces." Par elle, il a fait plus encore, il s'est élevé à la connaissance de son divin auteur et à la pratique de la vertu. Par elle, il discerne ce qui est bien de ce qui est mal. Seul de tous

(1) Saint Basile. Voyez Guillon, Collect. des Pères, t. VII, p. 121.

(2) Voyez saint Chrysostôme, Collection des Pères. t. XII. p. 263.

les êtres créés, il communique avec Dieu par la prière, il découvre les secrets les plus cachés, et perce jusque dans les cieux; c'est elle enfin qui nous pénètre de l'admiration la plus vive pour ce livre sublime que le ciel a voulu nous donner; c'est elle qui nous le fait connaître comme un livre divin. C'est donc elle aussi qui doit veiller sur ce dépôt sacré; c'est elle qui doit le préserver des fureurs du fanatisme et des illusions trompeuses du Sentiment et de l'Imagination; c'est l'égide qui doit nous couvrir; elle est l'Ange gardien, qui doit protéger de son aile l'Arche sainte.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CONCLUSION.

La Foi n'est pas un instinct aveugle, mais une conviction de notre intelligence. Ce n'est pas le *sentiment*, qui doit la régler; car cette faculté de notre ame *sans éléments certains* ne conduit trop souvent qu'à l'erreur. Ce n'est pas non plus *l'imagination*; car cette faculté *sans éléments certains* ne manifeste d'ordinaire sa puissance que par les tristes écarts dans lesquels elle nous jette. Ce sera la Raison, qui seule reposant sur une base infaillible, soumise à des *lois invariables*, ne saurait, dans sa force instinctive, nous conduire jamais à l'erreur.

FIN.





